

U d/of OTTAWA



39003002271491



SEP 2 1970



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Le Livre d'Heures

de l'Amour

·DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

- LES JEUNES CROYANCES, 1 vol. in-18. (Lemerre, éditeur.)
LES RÉBELLIONS ET LES APAISEMENTS, 1 volume in-18.
(Lemerre, éditeur.)
POÈMES DE PROVENCE, 1 vol. in-18. (Charpentier, éditeur.)
VISITE EN HOLLANDE, 1 vol. in-18, avec portrait. (Fischbacher.)
MIETTE ET NORÉ, 1 vol. in-18. (Ollendorf, éditeur.)
LA CHANSON DE L'ENFANT, 1 vol. in-12. (Fischbacher, éditeur.)
LAMARTINE, 1 vol. in-18. (Ollendorf, éditeur.)
LE DIEU DANS L'HOMME, 1 vol. in-18. (Ollendorf, éditeur.)
LE LIVRE DES PETITS, 1 vol. in-8°. (Delagrave, éditeur.)

THÉÂTRE

- OTHELLO, cinq actes en vers, 1 vol. in-8°. (Charpentier, éditeur.)
SMILIS, drame en quatre actes, en prose, représenté à la Comédie-
Française. 1 vol. in-18. (Ollendorf, éditeur.)
AU CLAIR DE LA LUNE, un acte en vers. In-18. (Lemerre, éditeur.)
PYGMALION, poème dramatique. In-18. (Lemerre, éditeur.)
LA COMÉDIE FRANÇAISE A LONDRES, 1 vol. in-8°. (épuisé.)
LA COMÉDIE FRANÇAISE A ALEXANDRE DUMAS, 1 vol. in-18.
(Ollendorf, éditeur.)
MASCARILLE, à propos à la Comédie Française. 1 volume in-18.
(Lemerre, éditeur.)

JEAN AICARD

LE

Livre d'Heures

de l'Amour



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXXVII .



PQ

2152

.A4L5

1887



LA CLEF D'OR

BENVENUTO *sculpta ce coffret à Florence :*
J'avais enfermé là mon cœur à double tour,
Et longtemps j'ai laissé ma joie et ma souffrance
Dormir dans le mystère avec mes vers d'amour.

*Je subis aujourd'hui le démon indomptable
Qui contraint les chanteurs à livrer leur secret,
Et voici mon trésor étalé sur ma table...
Mais j'ai pieusement refermé le coffret;*

*Le nom sacré qui fut ma peine la plus grande,
Le nom charmant qui fut mon bonheur le plus cher,
Je le garde ! — Et pareil au roi de la légende,
J'ai jeté la clef d'or de mon cœur, dans la mer.*







LES FIANCÉS

DEUX enfants se sont plu; deux êtres, force et grâce,
Ont senti l'avenir gonfler leurs cœurs joyeux;
Le désespoir des morts et l'espoir de la race
Ont chargé d'inconnu le regard de leurs yeux.

L'esprit qui dans le coin des lèvres vient s'écrire,
Un charme du visage, inexprimable appel,
L'oracle impérieux tracé dans leur sourire
Leur a dit qu'il fallait répondre à l'éternel.

Et des courants, plus forts que tout ce qu'on mesure,
Ont fait jaillir, avant qu'ils se fussent parlé,
De l'un vers l'autre, force impondérable et sûre,
Leur sens de vie en eux profondément troublé!

Non, ce n'est plus du sang qui coule dans leur veine;
Mais un feu doux, subtil et lourd, le sang des dieux!
Et comme ils ont compris que la parole est vaine,
Ils ne se cherchent plus que dans le fond des yeux.

Puis, un jour, par hasard, leurs mains s'étant touchées,
C'est leur cœur qui sentit le contact et l'aveu!
Et les fins cheveux fous des têtes rapprochées
Ont grésillé tout bas comme une herbe de feu!

Maintenant, ils voudront rapprocher leur sourire,
Et la bouche, où la bouche erre et vient se poser,
Exprimant en soupirs ce qu'elle ne peut dire,
Fondra, molle et prenante, aux sources du baiser!

Les bras ont entouré la taille molle et souple;
Les deux corps ont fléchi; le couple est enlacé...
O terre, gloire au ciel! Ciel, gloire au jeune couple!
Gloire au long avenir qui sort d'un court passé!

Malheur à l'homme impur qui rit devant le voile!
Car tout mystère est dieu! tout mystère est sacré!
Ciel bleu, sur ces enfants mets ta plus belle étoile;
Qu'elle éclaire, au matin, leur front transfiguré!

Que ta voûte sur eux scintille tout entière !
Et que la nuit pour eux chante l'hymne du jour !
Car c'est ici le sens divin de la matière,
L'idéal dans la chair, l'œuvre inconnu : l'amour !

Toi, Terre, où le malheur fait de l'homme sa proie,
Mets sous leurs pas tes fleurs et chante avec le ciel,
Car, grâce à ces enfants, dans un éclair de joie,
Le plus pur de l'esprit se transmet éternel !



LA CHÈRE DOULEUR

JE m'en vais, sans savoir ni devant quoi je fuis,
Ni ce que je veux faire, et quelle était ma voie,
Et je marche, exilé d'espérance et de joie,
Dans le dégoût des jours, et dans l'horreur des nuits.

Vienne un vent de naufrage engloutir mes ennuis,
Et qu'un morne océan mystérieux m'ë noie,
Tout entier, âme et corps, pour que nul ne me voie
Si digne de pitié, tel que par toi je suis.

Blessé pâle, je cherche un lit sourd où m'étendre,
Sans avoir à parler, sans pouvoir rien entendre,
Où tout en moi soit mort... sauf l'amour dans mon cœur!

Car ce n'est pas mon mal qui fait ma plainte en somme;
C'est la nécessité de vivre comme un homme,
Et trop souvent distrait de ma chère douleur.



J'AI DIT A MON CHEVAL

J'AI dit à mon cheval: « Au galop! dans la plaine. »
Et nous avons couru jour et nuit, nuit et jour,
Et nous voyant passer tous deux à perdre haleine,
La plaine a dit: « Voilà ceux qui vont à l'amour! »

La plaine ainsi chanta sous notre pas sonore,
Et le vent nous suivit, pour voir où nous allions,
Mais le vent, las, tombait, que nous marchions encore
Sous la première étoile ou les derniers rayons.

J'ai dit à mon cheval: « Au pas! dans la vallée. »
Et nous avons marché nuit et jour, jour et nuit,
Et, près du vieux château, le sable de l'allée
A dit: « Voyez venir ceux-là, l'amour les suit! »

Le sable ainsi parlait sous notre marche lente;
La brise retournait sur nos pas, pour savoir.
Mais elle se mourait bientôt, lasse et tremblante,
Dans les fraîcheurs de l'aube et les langueurs du soir.

J'ai dit à mon cheval: « Au grand trot! vers les cimes. »
Et nous avons monté jour et nuit, nuit et jour;
Et nous voyant glisser près du bord, les abîmes
Ont dit: « Voilà donc ceux qui fuient devant l'amour! »

Au bruit de notre course ainsi parlait le gouffre :
Tous mentaient, la vallée, et la plaine, et les monts...
On ne peut pas se fuir soi-même quand on souffre;
On ne nous aime pas!... pas plus que nous n'aimons!

Et nous n'obéissons qu'à la sauvage envie
D'employer notre force et d'user notre sang,
Et d'aller à la mort en forçant notre vie
A décupler en nous son battement puissant!

Les morts vont vite? Allons! puisque la vie est brève!
Notre vue est bornée? Allons! changeons de lieux!
L'homme marche, volons! Et, du réel au rêve,
Voyons tout, et soyons partout, comme des dieux!

Et s'il nous faut tomber, pour en mourir peut-être,
Que ce soit seulement près de la mer, un soir,
Devant l'espace, au bout de ce qu'on peut connaître,
A l'heure de mystère où l'on ne peut plus voir!



AU BORD DE L'ÉTANG

R IEN de plus : un étang au bas de la pelouse,
Entre la villa blanche, et les pins résineux
Exhalant en frissons l'âme qui brûle en eux.
Deux cygnes sur l'étang : l'un, la mère jalouse,
Surveille ses petits, à l'abri d'un massif,
Et l'autre, aux promeneurs des berges attentif,
Menaçant tous les points, rôde, — et garde l'épouse.
Rien de plus ; tout un monde, un infini d'amour :
Les pins, lyres au vent, qui vibraient alentour,
Les cygnes, blancs oiseaux, qui, selon la légende,
A l'heure de mourir, cou tendu, l'aile grande,
Chantent pour la première et la dernière fois,
Et le ciel s'étoilant, clair, par-dessus le bois.

« — Ferons-nous pas le tour du lac, sous les étoiles,
Madame ? »

« — Il fait si beau, Monsieur, très volontiers ! »
Et nous allions, guidés aux pâleurs des sentiers.

Elle était tout en blanc, de la bottine aux voiles,
En robe de foulard, d'un blanc souple et charmant,

La couleur d'un amour qui rêve seulement.
Rien de plus. Nous allions, et je me sentais vivre.
Et comme elle était près du bord, je m'aperçus
Qu'auprès du bord, tendant son col souple au-dessus,
Le cygne glorieux s'était mis à la suivre!
Et que, dans le remous, né de ses beaux efforts,
Les pléiades nageaient, blanches comme son corps...

Rien de plus: je rêvais, suivi, dans un mystère,
Par les splendeurs des eaux, du ciel et de la terre.



PLUS BELLE

O toi, qui n'es que bien-aimée,
Est-ce assez pour ton cœur, dis-moi,
Vivante aux pâleurs de camée,
De me voir tremblant près de toi ?

Ma main frémit lorsqu'elle touche
Ta main froide et sans mouvement ;
Songer au baiser de ta bouche
Me donne un éblouissement.

A l'heure où tu t'endors, je veille.
Rien ne saurait plus m'apaiser ;
Oh ! murmurer à ton oreille
Le mot qu'on achève en baiser !

Ainsi je crie, ainsi je songe,
Ayant mon rêve pour seul bien,
Et le souci cruel me ronge
De savoir que tu n'aimes rien.

Car tu marches, pâle et sereine,
Orgueilleuse dans ta beauté;
Comme une enfant qui serait reine,
Tu ris avec tranquillité.

Que t'importe avril qui va naître
Et les roses qui vont s'ouvrir!
Une d'elles pourra peut-être,
Humble, dans tes cheveux mourir...

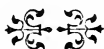
Coquette au fin rire sonore,
Dont l'orgueil fait briller les yeux,
Tu n'es que bien-aimée encore :
Être amoureuse t'irait mieux.

Car, puisqu'il te plaît d'être belle,
Sache-le : mieux que ton orgueil,
L'amour, qui te vaincra, rebelle !
Mettrait des flammes en ton œil.

On verrait plus rose ta lèvre
Qui n'aurait pas ce pli moqueur,
Et ton sang, comme dans la fièvre,
Se ferait sentir dans ton cœur !

Tu serais embellie, ô charme !
Et comme la rosée en feu
Dans une pervenche, une larme
Noirait ton œil cerné de bleu.

Alors, bien-aimée amoureuse,
Chaque matin, à ton réveil,
Tu te sentirais vivre, heureuse
Comme un oiseau dans du soleil!



ORGUEIL

PARCE que je vous aime, et que vous êtes blonde,
Il ne faut pourtant pas me regarder ainsi,
Avec cet air hautain qui dit à tout le monde :
« Celui-là n'a que moi pour joie et pour souci. »

Vous avez votre orgueil ? j'ai mes fiertés aussi ;
Le poète, un peu femme et changeant comme l'onde,
Ne saurait bien longtemps vivre à votre merci :
N'impatientez pas son âme vagabonde !

De peur que brusquement échappée à vos rêts,
Pour retrouver l'air libre et l'ombre des forêts,
Elle n'aille, en des chants que l'avenir écoute,

Dire que vous n'aviez pour l'art que des mépris,
Et que, — fière beauté qu'on vantait trop sans doute, —
A ce qu'on aime en vous vous n'avez rien compris !



AUBADE

POUR voir comment un poète
Chantait son chagrin,
Elle m'a tourné la tête...
Sonne, tambourin!

Pour voir comment une flamme
Se tordait, flambait,
Elle a soufflé sur mon âme...
Sonne, galoubet!

Et mon âme est consumée,
Grand est mon chagrin...
La méchante bien-aimée!
Sonne, tambourin!

L'oiseau chantait dans l'orage,
L'arbre se courbait...
Voilà bien ma triste image!
Sonne, galoubet!

Qu'il est heureux, l'oiseau libre,
Dans le ciel serein !

O tambourin, sonne, vibre,
Sonne, tambourin !

On n'aimerait plus personne,
Si le ciel tombait !

O tambourin, sonne, sonne,
Sonne, galoubet !



DÉTRESSE

QUAND j'arrivai, la nuit, seul, plaintif, marchant vite,
Comme un fauve blessé qui regagne le gîte,
Ayant fui tout à coup la ville, où j'ai laissé
Les yeux dont la douceur tranquille m'a blessé,
Quand j'arrivai, la nuit — nuit d'hiver glaciale, —
Agitant ma pensée en feu sous mon front pâle,
Les arbres, — et les murs qui bordent le chemin,
Et qui m'ont vu jadis, petit, donnant la main,
S'étonnant de me voir si tard, si solitaire,
Me dirent : « Cependant que, captifs de la terre,
Nous regardions tourner nos ombres à nos pieds,
Dans quel bois marchais-tu, mon fils, par quels sentiers,
Pour avoir déchiré tes mains et ta poitrine ? »
Et lorsque je parvins au bas de la colline,
La porte de l'enclos où j'ai joué petit
Se dressa toute noire et fermée, et me dit :
« La clef, qu'en as-tu fait ? où donc l'as-tu perdue ? »
Et j'eus l'air de ne pas l'avoir bien entendue,
Et je franchis le mur dont le faîte croula,
Et mon chien dit : « Voleur, voleur ! que fais-tu là ! »

Puis se coucha honteux en murmurant : « Oh ! maître,
Vous êtes si changé ! comment vous reconnaître ! »
Et l'écurie, ouverte au souffle matinal :
« Je n'ai pas entendu le pas de ton cheval ?
Est-il demeuré seul, au fond du précipice ? »
Et la maison dit : « L'heure est au repos propice ;
Ton serviteur est las : il a fait son devoir ;
Que tu vinsses de nuit, il n'a pu le prévoir ;
Vas-tu le rappeler de l'oubli, le pauvre homme ?
... Qu'as-tu fait du sommeil ? Laisse-nous notre somme ! »

Alors, je m'arrêtai dans l'ombre, et je m'assis ;
Et dans l'azur, les feux du ciel, clairs et précis,
Et, vers le sud, la mer, où nageait de la flamme,
Me crièrent : « Chanteur, qu'as-tu fait de ton âme ?
Qu'as-tu fait de tes chants, de ton cœur, de l'orgueil ? »
Et je dis à la mer, au grand ciel, à mon seuil :
« Deux bras ont repoussé mes deux bras tout à l'heure,
Et je suis là, seul, pauvre, errant, — et sans demeure. »



LES JOURS NOIRS

UNE ardeur est sur moi, qui ravage mon être,
Et qui fait de ma vie un champ d'aridité,
Et l'amour où je suis ressemble à quelque été
Dont le soleil fatal brûlerait, sans paraître!

Fou, je le suis. Heureux qui ne doit pas connaître
Mes étranges midis, torrides sans clarté,
Mes aubes de chimère, où mon cœur dévasté
Aux pâleurs d'un ciel mort sent le jour prêt à naître!

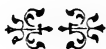
Les soirs surtout, les soirs de mon rêve énervant
Sont tristes, de longs soirs où les clameurs du vent
Gémissent les adieux du jour sous les nuées...

Mes forces lentement meurent exténuées,
Et je pleure, chargé de misère et d'ennui,
Le départ de soleils qui ne m'ont jamais lui!



SI TON CŒUR EST BRISÉ

Si ton cœur est brisé, n'en dis rien à personne.
La plus belle souvent a l'âme la moins bonne.
Tais-toi, cache ton mal, sois fier comme un vainqueur
Et ne laisse pas voir tes blessures de cœur.
Vaincu, ne laisse pas l'honneur de ta défaite
A la méchante, à la joueuse, à la coquette.
Ne pleure pas, sois grave et simple, sois très fort.
Un homme doit braver l'amour comme la mort.
Mais quand, las de mentir, tu voudras pour toi-même
Etre sincère enfin, dis et redis : Je l'aime !
Et, seul, laisse éclater tes larmes, tes douleurs ;
Fais pleurer à tes yeux leurs richesses de pleurs,
Roule sur tes tapis ton corps crispé de rage,
Fais fi de ton orgueil et de ton faux courage,
Mords tes draps, dans tes nuits sans sommeil, jusqu'au jour...
Elles ont leur saveur, ces angoisses d'amour!



LE TAUREAU

COMME une bête en moi mon âme est amoureuse.
Mon cœur tremble; mon front pâlit, mon œil se creuse,
Car j'ai dû terrasser mon désir violent,
Car l'être qui me fit sauvage et tout tremblant
Est une femme à qui m'aimer est impossible,
Lointaine comme l'aube au ciel inaccessible!

Souffre, âme triste, et meurs dans ton corps douloureux;
D'autres ont droit d'aimer, de vivre et d'être heureux,
De courir au hasard, les mains entrelacées,
De mêler la fraîcheur de l'aube à leurs pensées,
Et d'aller respirer à pleins poumons l'amour
Qui fait s'ouvrir le soir les fleurs lasses du jour...
Moi, mes lèvres en vain ont soif d'être baisées!
Les nuits, les fraîches nuits pour moi sont embrasées,
Et mon désir dompté, vers l'enfant aux doux yeux
Que je ne puis pas plus atteindre que les cieux,
Pousse un cri bestial, le cri, terrible encore,
D'un noir taureau blessé qui beugle vers l'aurore!



HANTE

OUI, l'espoir de ta couche a pénétré ma chair;
Cet espoir me tourmente, et mon tourment m'est cher;
Partout je te revois; c'est ta beauté qui passe
Dans tout ce qui contient du jour ou de la grâce :
Dans l'onde, azur fuyant, je vois trembler ton corps;
Dans les fleurs, d'où s'exhale un souvenir des morts,
Te retrouvant aussi, je t'aime et je t'aspire,
Et mon bonheur est fait de ce divin martyre
De ne jamais t'atteindre et de te voir toujours!
En vain ai-je invoqué souvent la fin des jours :
Jamais rien n'effaça, Beauté noble et ohannelle,
Dans mon cerveau rongé ta vision cruelle.
Est-ce moi qui te cherche? Est-ce toi qui me suis?
Je ne sais, — mais quand tout s'efface, dans les nuits,
Quand tout est noir, le ciel, ma pensée et la terre,
Ta forme nue en moi resplendit solitaire!



JALOUX

JALOUX? Ah, malheureux! je le suis, je l'avoue,
Sans en avoir le droit, et de qui, justes dieux?
D'une calme beauté qui mêle dans ses yeux
Au mépris de l'éloge un désir qu'on la loue.

Que le sourire creuse en fossettes sa joue,
Que de sa lèvre un mot tombe, mélodieux;
Que son regard s'anime, — aussitôt, furieux,
L'aspic, tordu sept fois, dans mon cœur se dénoue!

Oh! si tu m'as permis de t'aimer, — en retour,
Je ne puis pourtant pas t'empêcher d'être blonde,
De parler ni de voir, et de sourire au jour!

Vois comme ma misère est étrange et profonde,
Méchant! — Je t'en veux, abîmé dans l'amour,
D'être, comme pour moi, belle pour tout le monde!



UN MENSONGE

QUE tu m'aimes assez, je ne peux pas le croire,
Car je ne t'ai pas prise encore entre mes bras;
J'ignore même encor l'heure où tu me viendras,
Et je tiens tout le reste un triomphe illusoire!

Est-ce à m'anéantir que tu cherches ta gloire,
Ou me crois-tu si fort que je n'en meure pas?
Et n'as-tu jamais vu, quand je pleure tout bas,
Mes yeux, pleins d'insomnie, invoquer la nuit noire?

O nuit! ô lourd sommeil des vivants et des morts!
Que m'importe le lit, pourvu que je me couche
Et qu'une paix terrible envahisse mon corps!

.... Mais quel mensonge étrange avais-tu sur la bouche,
Ou quel art nourricier des désirs allumés,
Quand tu m'as dit : « Je t'aime », avec des bras fermés!



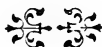
LE BAISER

LES autres jusque là je les avais surpris,
Mais tu l'as bien voulu, laisse-moi me le dire,
Ce baiser savoureux, posé sur ton sourire,
Et dont je sais la gloire et l'ardeur, — tout le prix!

J'ai donc lu la bonté dans tes yeux attendris
Où l'éclair de l'orgueil a coutume de luire,
Et je n'ai pu parler, las d'un trop long martyre,
Mais mon cœur était plein de délice, et de cris!

Oh! ce baiser! je veux en éterniser l'heure,
Pour retrouver un jour, un des jours où l'on pleure,
Ma joie enclose ici, fière et vivante encor!

Oui, sur ma lèvre en feu ta lèvre s'est empreinte,
Tes deux bras m'ont pressé parmi tes cheveux d'or,
.... Et mes deux bras mourants n'ont pas rendu l'étreinte.



LE BILLET

Vous le rendre? oh pour quoi? non, demain; pas encore!
Cher billet! je l'ai là, je le tiens, je le vois,
Et je mets sur les mots l'accent de votre voix,
Qui m'est restée au cœur si tendrement sonore.

Le mot divin: *Je t'aime*, — à moi qui vous adore
Vous l'aviez murmuré tout bas un soir, je crois,
Mais vous me l'écrivez pour la première fois,
Et c'est la certitude et l'orgueil; c'est l'aurore.

Du mot, à peine dit, l'on se prend à douter...
Il vous déplaît toujours de me le répéter,
Quand ma mémoire a peur, et se nie elle-même!

Vous le rendre? oh, jamais! car je peux à présent,
Seul, à mon gré, partout, toujours, le relisant,
Vous forcer mille fois à me dire: *Je t'aime*.



LE VER LUISANT

PETITE luciole
Folle,
Fuis, je t'attrapperai.

Petite luciole
Folle,
Cache-toi, je t'aurai.

Petite luciole
Folle,
Éteins-toi, je mourrai.



L'OUBLI

TES bras ! ouvre tes bras tout grands, que je me plonge
Dans ton sein, que je sois perdu comme en un songe
Dans l'attrait de ta chair divine où le sang bout,
Dans la vie expirante et dans l'oubli de tout !
Ouvre tes bras ! Je sens que rien ne m'aime au monde !
Et que la volupté seule est assez profonde
Pour que mon cœur s'abîme et, las de ses mépris,
Puisse enfin ne plus voir l'homme — qu'il a compris !
La face de la haine obsède ma prunelle ;
La grande humanité, qui n'est pas fraternelle,
M'a fait peur, et j'ai fui ; mais j'emporte en tous lieux
La vision cruelle et fixe dans mes yeux ;
Ouvre tes bras tout grands, ô femme ! et les replie,
Te dis-je, sur mon être entier, pour que j'oublie,
Et qu'au fond de mes yeux tristes où l'on peut voir
Des spectres de pitié, d'horreur, de désespoir,
Vie et mort, trahisons, deuils, amitiés blessées,
Toutes ces ombres soient lentement effacées,
Comme des rêves noirs que submerge le jour,
Dans l'extase que fait aux yeux monter l'amour !



PLUIE D'ÉTÉ

L'HARMONIE à torrents, pluie ardente d'été,
M'évoquait un grand bois sourdement agité
Où l'orage à longs flots fait gémir les feuillées,
Où les calices pleins, dans les mousses mouillées,
Versent leur âme humide et leurs larmes de fleurs.
Tel mon cœur se chargeait d'harmonie et de pleurs,
Par ce soir de Juillet où, fenêtres ouvertes,
Tandis qu'au loin chantaient aussi les vagues vertes,
Vous faisiez palpiter les voix du clavecin.
Mon cœur s'était gonflé de larmes dans mon sein.
Lent, triste et doux, le soir se mourait dans les nues.
Alors, plein d'une angoisse aux causes inconnues,
Tremblant d'un trouble immense, étrange et musical,
Quand l'instrument rendit son long soupir final,
Je m'assis à vos pieds, respirant avec peine
L'air tiède où je buvais cependant votre haleine,
Puis triste et lent; je mis mon front sur vos genoux.
Un rythme éteint flottait encore autour de nous.

Je me sentis pâlir dans l'ombre de la soie,
Et, — désespoir enfui trop tôt, navrante joie, —
Mon cœur tremblant versa des pleurs de volupté,
Pleurs orageux d'amour, pluie ardente d'été.



A UNE MUSICIENNE

QUAND votre main, suivant les papillons du rêve
Et le caprice errant des grands musiciens,
Court sur le piano, s'y pose et se relève,
Et fait chanter pour nous les sons aériens ;

Quand notre âme les suit dans les pays de l'âme,
Alors, vos deux beaux yeux rayonnent plus encor
Et vous êtes la Muse et vous n'êtes plus femme
Et j'ose vous aimer, amant des rythmes d'or.

L'harmonie, ouragan de vie et de mystère,
Vers l'impossible azur me soulève emporté...
Pourquoi nous menez-vous si haut, si loin de terre
Et si loin du réel, si haut vers la beauté !

Et là, j'ai cru parfois, quand le clavecin tremble
Et chante, obéissant, l'amour, la vie et l'art,
Qu'au fond des mêmes cieus nos cœurs battaient ensemble
Et que nos yeux pleuraient unis dans un regard.

Hélas! pourquoi faut-il qu'il s'achève, ce charme?
... Quand le soupir final s'éteint, comme un beau jour,
Rien ne reste en mes yeux étonnés, qu'une larme ;
Rien qu'un regret sans fin dans mon cœur sans amour.



CHÉRUBIN

UNE fille ! une femme !

Ah ! que ce nom est doux, qu'il est intéressant ! »
Dit Chérubin, tout feu, tout flamme,
La main sur son cœur bondissant.

Troubles d'adolescence !
Jamais plus nous n'aurons en nous rien de pareil !
C'était la joie et la puissance ;
On riait, de voir du soleil !

Nous les adorions toutes,
Toutes en une seule, et toutes à la fois...
— « Suzanne, il faut que tu m'écoutes !...
Oh, tes yeux ! ton bras blanc ! ta voix !

« Ce frais ruban bleu-tendre,
Il est sur mon bras nu, Suzanne, sur ma chair !...
Qui songerait à me le prendre,
Homme ou femme, le paîrait cher !

« Si j'ai l'air d'une fille,
Parbleu, c'est que *Jeunesse* est un mot féminin,
Mais gare aux pères de famille
Qui me prendraient pour un gamin!

« O Suzanne! à mon âge,
Tout est permis! On a quinze ans : on a raison!
Dis, si tu me croyais bien sage,
Me pardonnerais-tu, Suzon?

« ... Il faut que je t'avoue :
C'est vrai, que douze fois sur vingt... je n'ose pas!
A peine un baiser sur la joue!
A peine un souffle sur un bras!...

« Tu ne veux pas me croire?
Je suis timide hélas! pour un audacieux!
Tiens, nous deux, — notre propre histoire,
Tu la sais? l'amour par les yeux!

« J'aime tant ma marraine!
... Que j'aime à t'en parler, bas, à l'oreille, ému
De ta nuque, frôlée à peine,
De ton sein qui bat demi-nu!...

« Malgré mon trouble immense,
Quand ma marraine est là, Suzanne, j'ose peu...
Mais je lui chante ma romance,
La Romance de l'Oiseau Bleu...

« Car c'est moi qui l'ai faite...
Poète, par amour... un peu triste, vois-tu!...
Pourtant la vie est une fête!...
Mais j'ai si peur de la vertu!

« ... Officier de la reine,
Je le suis!... Mon brevet est signé sur mon front
Par le baiser de ma marraine!
Devise : Main leste, et cœur prompt.

« Et faut-il tout te dire?
Eh bien, Suzon, le soir, sous les grands marronniers,
Dans l'ombre tiède où l'on respire
L'odeur des lilas printaniers,

« Suzon,... ce que j'embrasse,
C'est... mais songe que j'ai l'âge de la saison...
C'est... tu n'en diras rien, de grâce?...
Les arbres et les fleurs, Suzon!

« Et, ma foi, je suppose,
— Autrement je serais trop bête, — oui, je crois
Qu'une bouche est dans toute rose,
Et qu'une nymphe est dans le bois! »



DÉCLARATION D'AMITIÉ

SANS la feuille des bons mûriers, — les vers à soie,
Comment fileraient-ils l'or soyeux des cocons ?
Et si nous n'avions pas d'amour et pas de joie,
Nous poètes, comment ferions-nous nos chansons ?

Oui, ce qui nous accroît par-dessus toutes choses,
Ce qui peut féconder notre rêve et nos vers,
C'est un sourire ami, de beaux yeux et des roses,
C'est la femme en un mot, charme de l'univers :

Sans elle, rien n'est beau des beautés de ce monde,
Ni tout l'azur du ciel sans l'azur de ses yeux,
Ni l'or des blés sans les cheveux de Vénus blonde,
Ni la gaité du jour sans son rire joyeux.

Or, j'ai vécu longtemps en grande solitude,
N'ayant d'autres amis que mes livres poudreux,
Et, trop seul, je trouvais la vie étrange et rude,
Et même en mes bonheurs je n'étais pas heureux...

Mais je vous ai connue, aimable, gaie et bonne;
Une amitié de femme a paru dans mon ciel;
Je vous vois tous les jours, moi qui ne vois personne,
Et la vie a repris son charme universel.

Voyez-vous, l'amitié n'est pas homme : elle est femme;
L'amitié peut durer, les amours n'ont qu'un jour;
L'amour a plus d'esprit, mais l'amitié plus d'âme...
J'aime mieux vous aimer d'amitié que d'amour.

Je vous aime donc bien, en pleine poésie,
Et j'ai, sans les soucis, tout le charme d'aimer;
J'admire à haute voix votre grâce choisie;
Si l'on me dit : « Qui donc ? » j'ai hâte à vous nommer.

Et vos regards charmants, et votre fraîche joue,
Et le sourire clair qui découvre vos dents,
La boucle de cheveux qui sur le col se joue,
Tout cela fait mes vers plus doux et plus ardents...

Sans la feuille des bons mûriers, — les vers à soie,
Comment fileraient-ils l'or soyeux des cocons?
Et si nous n'avions pas d'amour et pas de joie,
Nous poètes, comment ferions-nous nos chansons?



SUR LE LAC

L E lac; la nuit; dans la barque,
Nous étions seuls; je lui dis...
(Car, j'en ai fait la remarque,
Les timides sont hardis!...)

Je lui dis: « Hissons les voiles!
Appareillons pour l'amour!
Sur la foi de deux étoiles,
Je voguerai jusqu'au jour! »

— « Je ne comprends pas, dit-elle;
Quel jargon parlez-vous là? »
Je lui dis: « Vous êtes belle! »
L'eau chantait: « Embrasse-la! »

— « C'est pourtant simple à comprendre, »
Lui dis-je en regardant l'eau...
Et ma voix se fit plus tendre...
Nous avons l'air d'un tableau:

Moi, gauche; elle, embarrassée...
Je l'embrassai tout à coup!
Lorsqu'elle fut embrassée:
« Non! dit-elle, pas du tout! »

Je riposte: « ... A la folie!
— Est-il banal!... Finissons!
— Je suis épris; vous, jolie...
Banal?... Est-il deux façons? »

Sa main blanche battait l'onde
Comme un oiseau voltigeant...
« Vous êtes follement blonde! »
Continuai-je en nageant...

— « Où me menez-vous? » dit elle.
Le lac était grand trois fois
Ou deux, comme la nacelle...
Je pris ma plus sombre voix:

« Au large! lui répondis-je.
— Non, à terre! entendez-vous!
— Je ne veux pas! — Je l'exige. »
Je dis un: *non!* ferme et doux,

L'œil fixé sur le sillage...
Les pléiades, en tremblant,
Nous y suivaient à la nage
Autour d'un beau cygne blanc.

Je repris: « Oh! la romance!
Comme elle a cent fois raison!
C'est beau! Le ciel est immense!
La lune... est sur l'horizon!

« Quel est le sot qui condamne
L'espoir comme suranné?
Parce qu'une fleur se fane,
Le printemps est-il fané?

« Ce lac, grand comme une tasse,
Réfléchit tous les grands cieux!
Tout... est dans rien!... Rien ne passe!
L'antique amour n'est pas vieux!

« C'est bien pourquoi... — Dieu! » fit-elle.
Le bateau heurtait le bord!...
Elle s'esquiva, la belle,
Et j'échouai juste au port.



MON PAUVRE CHEVAL

MON pauvre cheval, tournant vers son maître,
A demi,
Un œil de reproche : « Ah ! je devais être
Ton ami !

« Tu m'avais promis la bonne litière
Tout en fleurs,
Du repos souvent... et ma vie entière
Est douleurs !

« Ta rude cravache, horrible coulevre,
Sur mon flanc
Que la sueur baigne, est toujours à l'œuvre
Et sifflant !

« Le mors, par à-coups, me mâche et me broie,
Dent de fer,
Et ton éperon fouille, oiseau de proie,
Dans ma chair !

« Et toujours je vais, au galop, sans halte!...
Dis, pourquoi?
Pitié!... Quel est donc le vœu qui t'exalte?
J'en meurs, moi! »

— « Demande pitié, répondis-je, à celle
Dont je meurs!
Et qui n'entend pas, froidement cruelle,
Mes clameurs!

« C'est elle qui fait, faisant ma souffrance,
Ton tourment...
J'ai poussé vers elle un cri d'espérance :
Vainement!

« Je crie aussi, moi, ma douleur, ma rage,
Ma rancœur,
Et j'entends siffler un serpent sauvage
Dans mon cœur!

« Je sens dans ma bouche un frein qui me ronge;
La Beauté,
De son éperon, qui dans les cœurs plonge,
M'a dompté.

« T'épargner? rester maître de moi-même?
Je ne puis :
Je suis au destin. Mon cœur saigne : j'aime,
Et je fuis!

« Nos chemins sont longs ! Le destin veut être
Accompli ;
Connais donc le but : c'est la mort peut-être,
Ou l'oubli ! »



*LA BONNE AVENTURE**A Eugène Baudouin.*

LA petite me regarda.
Mignon. Carmen. Esmeralda.

Elle avait un tambour de basque.
Que l'amour est un dieu fantasque!

Jupe en velours aux galons d'or;
Charmante, — je la vois encor.

C'était une enfant de Bohême;
Qui vint et me dit: « Je vous aime!

— Pourquoi? — J'aurais aimé Musset...
Il est mort! » Mon cœur bondissait.

« Vous lisez donc Musset, petite?
— Oui! J'en sais même et j'en récite. »

Elle récita de beaux vers,
Simple, sans prendre de grands airs...

Une voix de musicienne,
Tendre, si douce! — italienne.

O Musset! pensais-je, merci.
Suis-je donc un poète aussi?

Mauvais ou bon, c'est tout de même,
Si le nom seul fait que l'on m'aime,

Et que j'hérite, pour un jour,
L'amour né de tes vers d'amour!

« Je suis de Naples, » me dit-elle;
Le pays de la tarentelle.

« Esmeralda, dis-je, ton nom? »
Elle me répondit: « Mignon,

« Car je regrette ma patrie. »
Et sa voix tremblait, attendrie.

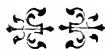
Lors, elle chanta, doucement,
De l'accent qu'on trouve en aimant.

Singulière petite femme!
De l'esprit, ma foi! presque une âme.

A part l'amour, ne sachant rien.
Un peu de temps je l'aimai bien,

Puis j'en reçus (jalouse folle!)
Un coup de couteau, — ma parole!

Je vous dis que c'était Carmen.
La piqûre est guérie. Amen.



LA PATRICIENNE

QU'ELLE est belle ! » se dit jour et nuit, nuit et jour,
Pauvre, obscur, l'amoureux de la patricienne,
Qui, jeune et veuve, riche et de race ancienne,
Décourage à la fois et rend hardi l'amour.

Lui n'est rien, qu'un artiste. — Un peu de renommée,
C'est le seul bien qu'il ait à lui sous le soleil ;
Son nom ? Jacques. — Comment, avec un nom pareil,
Regarder seulement si haute bien-aimée ?

N'a-t-elle pas, autour de son cheval pur sang,
Amazone à l'œil froid, dédaigneusement belle,
Un escadron d'amants, qui, sur un signe d'elle,
Osent tout?... Son amour à lui ? C'est offensant !

... Il songe à Charles-Quint, — l'histoire est trop connue, —
Ramassant le pinceau du Titien vieillard
Dont le fils devait voir, amoureuse pour l'art,
La Béatrix poser devant lui toute nue.

Ces temps sont loin. — D'ailleurs, est-il célèbre? — Non.
Le charme de sa gloire est un air d'espérance;
Peut-être sera-t-il un jour un nom de France,
Mais pour l'heure il n'est pas. — Son nom est un prénom.

Pourtant plus d'une fois elle a daigné sourire
A des mots qu'il a dits, à des vers qu'il a faits,
Quand tout son escadron de cavaliers parfaits
Souvent la laisse triste et n'a rien à lui dire.

Or, un soir qu'au jardin lentement obscurci,
Dans l'odeur des lilas il est assis près d'elle,
Troublé, — malgré lui-même, il ose... « Enfin! » dit-elle.
Et dans un long baiser, elle ajouta: « *Merci!* »



LA CHEVAUCHÉE

MON amazone chevauche,
En silence, sous le bois,
Au pas; elle est à ma gauche :
Les cœurs se parlent sans voix.

Nos chevaux vont côte à côte,
Tête à tête, d'un pas sûr;
Comme la futaie est haute!
On dirait un temple obscur.

Les cœurs y sont pris de crainte!
A peine un rayon, là-bas.
L'acier des gourmettes tinte;
Le sabot ne s'entend pas.

« Un temps de galop, dit-elle,
Pour sortir d'ici plus tôt! »
Troublée, elle était si belle,
Que je ne pus dire un mot.

Mon bras, sur sa taille souple,
S'alla poser frémissant.
C'était un superbe couple
Que nos arabes pur sang!

Ils marchaient très bien d'ensemble,
Leurs naseaux se rapprochant...
« Regarde, lui dis-je, il semble
Qu'ils se baisent en marchant. »

J'attirai la cavalière,
Qui mit son bras à mon cou,
Et j'eus la peur singulière
D'être arraché tout à coup!

Oui, nous rapprochions nos têtes,
Avec des frissons nouveaux!
Dame!... un caprice des bêtes...
Un effroi d'un des chevaux!...

Mais ils marchent côte à côte,
Tête à tête, d'un pas sûr.
Comme la futaie est haute!
On dirait un temple obscur!

O forêt! ombres! silence!...
Son cheval touchant le mien,
Leur pas cadencé balance
Un bonheur aérien!

Que sent le nid sur la branche,
Bercé dans le bleu de l'air ?
Ou, parmi l'écume blanche,
Le goëland sur la mer ?

Que sentait, aux anciens âges,
Le centaure à larges pas,
Prêt à fuir, en bonds sauvages,
Une nymphe entre ses bras !



LE ROSSIGNOL

EN ce temps-là, le rossignol
N'avait rien d'heureux — que le vol,
Rien d'humain que les yeux, et de divin que l'aile :
Le rossignol ne chantait pas ;
Son cœur était triste tout bas,
En silence il était fidèle.

Le rossignol était muet ;
La vie en son cœur affluait,
Mais gonflait d'efforts vains sa gorge frémissante ;
Il sentait comme une aile en lui
Se replier, lourde d'ennui...
Il sentait... comme une âme absente !

Et le rossignol se mourait
D'un grand désir, d'un grand regret :
Il aspirait au chant, — oubli des plumes roses !
Et n'ayant qu'une âme d'oiseau,
Il portait envie au roseau,
D'où sort l'humble plainte des choses.

De l'envie, il ne dormait pas !...
Une nuit qu'il était très las,
Dans un jardin royal, à travers mille branches,
Il vit venir un papillon,
Pâle, — comme un pâle rayon
Des lointaines étoiles blanches.

Ce papillon, fils de Psyché,
Peu à peu s'étant rapproché,
Dans son bec délicat il le prit avec joie...
Oh ! le divin papillon blanc !
Un moment il le tint tremblant,
Puis se réjouit de sa proie.

Or, c'était l'âme d'une enfant,
La fille d'un roi triomphant,
Morte en aimant celui dont elle était aimée,
Et qui, dans le parc endormi,
Venait, autour de son ami,
Errer sous la nuit embaumée !

Le rossignol, depuis ce temps,
Toute la nuit, tous les printemps,
S'exalte en cris d'amour, à tû-tête, à voix pleine !
Il dit comme l'amour est fort,
Plus que la vie et que la mort...
Il chante avec une âme humaine !



ÉCRIT SUR UN ÉVENTAIL

L'AMOUR en aucun temps ne fut un dieu caché;
C'est l'amour en tout temps qui cherche à voir Psyché,
Et, malgré les anciens, voici leur vraie histoire...
Je la tiens de l'amour lui-même : on peut y croire.

L'Amour aima Psyché. — Tandis qu'elle dormait,
Épiant le sommeil de celle qu'il aimait,
Il la vit un moment, la sublime inconnue,
La tête sur un bras replié, chaste et nue,
Et, comme il inclinait sa lampe, tout tremblant,
La lampe répandit un peu d'huile, or brûlant,
Et prompte à s'éveiller, l'adorable immortelle,
Ses yeux s'ouvrant à peine, ouvrit aussi son aile,
Et plus jamais l'Amour n'a revu ni touché
L'âme aux ailes d'azur, le papillon Psyché.

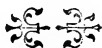
Depuis lors il la cherche, en doutant qu'elle existe,
Et c'est pourquoi souvent il apparaît si triste !

Or écoutez ce trait du grand enfant, l'Amour :
Dans les sentiers d'avril se promenant un jour,

Il voit un papillon pâmé sur une rose
Et rêve tout à coup que, par métamorphose,
C'est Psyché qu'il voit là, sur la rose dormant.
« Oh! je t'aurai ! dit-il. Avançons doucement...
Je veux, qui que tu sois, prendre et baiser tes ailes,
En souvenir... » — Hélas! les papillons sont frêles ;
L'Amour et celui-ci furent des maladroits,
Et le dieu ne garda qu'une aile entre ses doigts!
« Bah! dit-il aussitôt, j'en ferai quelque chose !...
Sois heureux, papillon, de mourir sur la rose. »

Puis à l'aile fragile, il dit: « Je te mettrai
Aux mains des femmes, comme un hochet préféré ;
Tu garderas, du temps où, dans la rose close,
Zéphyre te berçait en balançant la rose,
Le don de répéter, au gré des mains mouvant,
Ce que murmure aux fleurs le soupir doux du vent ;
Tu baiseras, sur les visages, le sourire,
La rougeur, une larme, et l'aveu que j'inspire.
Les lèvres, les soupirs, les yeux te toucheront,
Et tu seras le voile heureux, — du sein au front.
Va, parle, et sois discret, tendre, — au besoin sévère !
Adieu, vole et respire, ô mon œuvre légère ! »

Tout en parlant, le dieu corrigeait maint détail :
Il avait grandi l'aile, et créé l'éventail.



LA PETITE FÉE

UNE fée un jour, souple comme un fil,
Grande comme une abeille,
Petit corps de femme, esprit très subtil,
Mignonne merveille,

Dit au papillon : « Beau coursier léger,
Il faut que je te dompte !
Je veux aller haut, sans peur ni danger ;
Descends, — que je monte !

« Je veux être aimée, au-dessus des fleurs,
Dans la brise embaumée ;
Sur ton aile frêle aux mille couleurs,
Je veux être aimée ! »

— « Je t'aime ! lui dit le beau papillon.
Si tu veux, je t'enlève !
Sur mes ailes d'or et de vermillon,
Partons dans un rêve !

« Mon duvet demeure et n'est point gâté,
Quand c'est toi qui le touche!
Suis-je pas l'amour et toi la beauté?
Monte, fine mouche!

« Mets, deci delà, sur mon dos soumis,
Tes fines jambes nues;
Sois mon amazone, et montons unis
Au pays des nues! »

— «Non, non, je veux plus, je veux plus encor,
Dit la petite femme;
Mon fardeau n'est rien sur ta poudre d'or :
J'ai le poids d'une âme!

« Non! j'aurai trop peur, si tu n'es sellé
Comme un cheval de race;
Non... je tomberais du coursier ailé...
Sois de bonne grâce! »

— «Moi, je ne veux pas!» — «Et moi, je le veux!»
L'amoureux se décide!
Et la fée a pris un de ses cheveux,
En a fait la bride.

La fée a forgé l'étrier, le mors,
Ne sais de quelle chose;
Elle a mis la selle à ce petit corps,
En feuille de rose!

Une jambe ci, l'autre jambe là :
« Hue, amour! » lui dit-elle;
Mais un papillon, — apprenez cela, —
Meurt quand on le selle!



LE DRAGON

QUI vive? — Vingt-deux ans! officier de dragons;
Je ne sais quoi d'enfant, malgré la haute allure;
Amoureux d'une longue et noire chevelure,
Car les brunes toujours charment les hommes blonds.

Il dit à son cornette un soir: « Mon camarade,
Demain le régiment passe par là... » — « Demain,
Pour la parade? » — « Oui, tiens mon cheval en main. »
Ces amoureux sont tous des soldats de parade!

Cordieu! les bons moments sont courts, surtout la nuit!
L'aurore a réveillé le beau couple, un peu pâle;
C'est vrai qu'il a, ce blond, je ne sais quoi de mâle!...
Debout! — Elle se mire au casque d'or qui luit.

Mais elle l'a posé sur un fauteuil, bien vite,
Dès qu'ils ont entendu le clairon, les tambours!
« Un baiser, le dernier!... Encore! — Adieu! — Toujours! »
Une fanfare éclate, et la vitre en palpite.

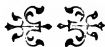
« Vois là-bas... mon cheval!... Laisse-moi. — Non, encor! »
O charme indénouable! Oh! les bras d'une femme!
Mais le casque sonore a roulé dans la flamme...
La flamme a dévoré les crins du casque d'or.

Et tandis qu'il le tient dans sa main consternée,
Elle déjà, debout derrière son amant,
Coupe sa chevelure, et lui dit simplement :
« Me pardonneras-tu de te l'avoir donnée? »

Elle noue, elle fixe au fond du cimier creux
La lourde chevelure en torrent ruisselante.
Lui, court, saute à cheval... Elle, rêveuse et lente,
Suit d'un regard sans fin le superbe amoureux.

Non, jamais fier dragon n'a, de plus fière mine,
Pressant un cheval fou dans ses genoux nerveux,
Secoué, plus pareille à de pesants cheveux,
Sa crinière à longs flots inondant son échine!

Aussi, lorsqu'il tomba, vaincu comme un vainqueur,
Trois mois plus tard, un soir de deuil et de carnage,
Les cheveux de son casque, épars sur son visage,
Étaient rougis d'un sang qui sortait de son cœur!



ADAM TRAHİ

LORSQU'ADAM eut mangé du fruit offert par Ève,
Le moment qui suivit fut triste infiniment ;
Ils s'éveillèrent nus, honteux, — comme d'un rêve,
De l'éternel bonheur perdu dans un moment.

Ils couvrirent leurs corps de feuilles enlacées,
Et s'assirent muets, seuls, n'osant plus se voir,
Agitant dans leurs cœurs de mortelles pensées,
Nommant déjà l'amour père du désespoir.

Ils ne virent plus Dieu, quand Dieu vint les maudire ;
Ils ne connurent plus l'Éternel — qu'à sa voix ;
Le paradis avait cessé de leur sourire ;
La colère de Dieu leur criait : « Je vous vois ! »

Alors, Ève croisa ses mains sur sa poitrine
Et sous ses longs cheveux resserra tout son corps ;
Adam baissa le front sous la haine divine,
Voulut pleurer sur Ève... et fit de vains efforts !

« La femme souffrira beaucoup pour être mère...
Je vous affligerai dans vous et vos enfants...
Ton pain sera trempé dans ta sueur amère...
Vous ne reverrez plus l'Éden, — je le défends! »

Dieu dit, et les poussa vers la porte gardée
Qui menait à la terre, aux douleurs, aux travaux.
L'archange, qui tenait la flamboyante épée,
Indiquait le départ et les chemins nouveaux.

Et le couple marcha, courbé, vers la sortie;
Ils portaient sur leurs reins les malédictions,
Et dans leur pauvre chair, pourtant anéantie,
Tout le faix de douleurs des générations.

Oh! qu'ils devaient souffrir dans leur chair, dans leur âme,
Pâles, en descendant les pentes de leur sort!...
De tous les maux humains la source était la femme:
Elle allait enfanter pour l'amour et la mort!

Or en passant le seuil où se tenait l'archange,
Le châtié, déjà de sa honte vainqueur,
Sentit contre Dieu même une puissance étrange:
Il prit une main d'Ève et la mit sur son cœur.

Mais elle, sans répondre au cœur qui la rassure,
A vu déjà sans peur le glaive flamboyer...
Elle lisse du doigt sa blonde chevelure,
Sourit à l'ange et pense: « Oh! le bel officier! »

LE CHEVEU D'OR

F LAVA CERES. Couleur du blé.
Un de ses cheveux d'or filé
Au vent joyeux s'est envolé.

Elle, qui n'en sait rien, surprise,
A ri d'une manière exquise,
Croyant que je suivais la brise!

Aux fils de la Vierge pareil,
Irisé, transparent, vermeil,
Il ondulait dans le soleil.

Or, il s'arrêta de lui-même
Sur un rosier, l'honneur suprême
Du jardin de celle que j'aime.

Et parmi les roses perdu,
Comme un fil de harpe — tendu,
Chanta, de mon cœur entendu,

Rendant un son si fin, si tendre,
Que je n'osai plus ni le prendre,
Ni remuer, — afin d'entendre.

Or, un petit papillon blanc
(Peut-être une âme), en s'envolant,
L'a rendu libre, à l'air tremblant.

Je me remets à sa poursuite ;
Mais il va vite, il va si vite,
Que mon pauvre cœur en palpite.

Le vent fraîchit. Nous bondissons.
Tout le jardin a des frissons,
Et je me déchire aux buissons.

Mais je l'aurai, coûte que coûte ;
Allât-il aux astres, sans doute
J'irai ! s'il me montre la route !

Car c'est un rayon de beauté,
C'est un peu de l'or enchanté
De la chaîne d'éternité,

Un de ces fils d'or et de soie
Que l'amour divin nous envoie,
Pour nous tisser les jours de joie !



JAMAIS ASSEZ

O H ! tant que tu n'as pas, uniquement charmé,
Cru qu'on ne t'aimait pas assez, ni pour toi-même ;
Ni craint que l'humble enfant qui t'aime
Puisse reprendre un cœur qu'elle t'a tout donné,
Non, tu n'as pas assez aimé !

Tant que tu n'as pas craint, naïf, que son amour
Ne soit qu'un caprice éphémère,
Peut-être ta propre chimère,
Tu n'as pas eu bonheur, angoisse tour à tour :
Attends ton jour, attends ton jour.

Tant que, trompé, trahi, toi l'expérimenté,
Que ton siècle de doute a fait froid et sceptique,
Tu ne crois pas être l'unique,
Tu connais seulement de nom la volupté :
Non, tu n'as pas encore été.

Tant que tu ne crois pas que le vrai t'a menti,
Tant que tu ne tiens pas pour vrai le pur mensonge,
 Tu ne connais l'amour qu'en songe;
Vraiment, tu n'as encor rien connu, rien senti:
 Tu n'es encor que l'apprenti.

Tant que, justement fier de ta sécurité,
Tu ne t'es pas senti vraiment seul aimé d'elle;
Tant que tu n'as pas eu, martyr d'une infidèle,
Un enfer dans ton cœur justement irrité,
 Tu ne sais rien, en vérité!

Apprends à vivre plus, vivant d'amour plus fort;
Apprends, au moment même où tu bois de la vie,
 A mourir, l'âme inassouvie,
Si l'amante en riant te dit: « Marche à la mort! »
Apprends tout: peine et joie; apprends tout: mort et vie.



CHANSON

HÉLAS! mon amour, c'est bien grand bonheur
D'aimer qui vous aime!
Amour, je le sais, — hélas! — par moi-même :
Aimer qui vous aime,
C'est la joie au cœur.

Quand on aime, hélas! mon amour chéri,
On a l'âme atteinte;
Tous les cris d'amour ont l'air d'une plainte;
On a l'âme atteinte,
Et le cœur meurtri.

Hélas! mon amour, je suis bienheureux
D'avoir tes tendresses!
Mais j'entends crier mon cœur que tu presses :
Cruelles tendresses!
Bonheurs douloureux!

Quand on aime, hélas! quoique bien-aimé,
On redoute, on tremble...
Dans tous les moments qu'on n'est pas ensemble,
On redoute, on tremble,
Toujours alarmé.

Le bonheur d'aimer, hélas! est cruel.
Désirs, jalousie,
L'âme vit mourante et brûle transie :
Regrets, jalousie,
L'enfer dans le ciel!

Le temps flétrira les cœurs et les fronts,
L'amour et la rose...
Aimons, mon amour, c'est la grande chose,
C'est la seule chose :
Aimons et souffrons!



CONSEILS INUTILES

L'ECCLÉSIASTE a dit : « La femme
Est amère comme la mort. »
— L'homme est d'étope; elle est de flamme :
Le diable souffle fort.

Dans une femme, tout est piège;
Tout sert à l'amour triomphant;
Le plus fort, à son sortilège,
Est pris comme un enfant.

Sois libre, c'est la seule joie;
Les cheveux blonds sont un réseau :
Le cœur, à ces filets de soie,
Se prend comme un oiseau.

Comme elles savent, les traîtresses,
Pour nous tenir, nous embrasser!...
Crains les nattes et fuis les tresses :
Cordes pour t'enlacer!

Dans tous les chiffons d'une femme,
Le moindre fil est un lien.
Un ruban rend la force d'âme
Aussi vaine que rien !

Que d'épingles sous les dentelles !
Prends garde, amoureux aveuglé,
Ou tu mourras, battant des ailes,
Hanneton épinglé.

Crains même les plis d'une jupe :
Un éperon peut s'accrocher,
Et, — que cela te préoccupe, —
Le valseur trébucher !

Crains tout d'une femme, mon maître ;
Crains son sourire et crains ses pleurs...
Si les fleurs lui plaisent, peut-être
Faut-il craindre les fleurs !

Crains Dieu, — car la femme est céleste ;
Crains le diable : — elle est un démon ;
Crains ses yeux, ses dents, — et le reste !
Et... ris de ce sermon !



LA MER QUI BRULE

QUAND le ciel d'été semble ruisselant
D'étoiles filantes,
Autour du chemin de Saint-Jacques, — blanc
De pâleurs tremblantes...

(Pâleurs de l'été, pâleurs d'amoureux
Qu'un désir dévore !)
En ce temps, la mer, aux mille flots creux,
Scintille, en phosphore.

Les flots semblent pleins, sous le ciel noir-bleu,
D'étoiles tombées ;
On croirait y voir courir, l'aile en feu,
Tous les scarabées.

Le ciel, jusqu'au bas des grands horizons,
Scintille et fourmille ;
On croirait que l'eau, sous mille tisons,
Jaillit et grésille.

Mais ce ne sont pas les reflets mouvants
Des hautes pléiades,
Ces lueurs; ce sont des êtres vivants,
Nés par myriades;

Des êtres petits, — mais infiniment! —
Points perdus, sans nombre,
Et chaque lueur est un feu d'amant
Qui constelle l'ombre;

Car l'amour partout, tout puissant et beau,
Afin qu'on le voie
Et qu'on lui réponde, allume un flambeau
De deuil ou de joie.

Or, comme une nuit, en bateau tous deux,
Assis sous les voiles,
Nous mêlions dans l'eau nos doigts langoureux,
Parmi les étoiles,

Elle dessina dans l'eau, vivement,
Du doigt, — une lettre...
Ce fut un éclair, mais mon œil d'amant
Sut la reconnaître.

La lettre brilla, sillage du doigt,
Comme un jet de flammes!...
Aux légendes d'or, c'est ainsi qu'on voit
Flamboyer des âmes.

Elle était donc faite avec tous les feux,
Subtiles substances,
Avec les désirs de mille amoureux,
De mille existences,

Et la belle enfant, poursuivant toujours
Le mot qui nous tente,
Écrivit : « Je t'aime ! » avec les amours
De la mer chantante !



LE LAURIER-ROSE

LAURIER-ROSE qui fleurissais
Dans l'Ilissus en Grèce,
En Provence, en plein sol français,
S'épanouit ton allégresse.

Je t'ai choisi pour ton beau nom
Qui chante amour et gloire...
Gloire à l'amour qui m'a dit : Non !
Amour à la gloire illusoire !

Mon cœur est ici tout entier :
Par-dessus toute chose
Aimant la rose et le laurier,
J'aime le divin laurier-rose !

Tu ris au seuil de ma maison,
Entre les clairs platanes ;
Les pins vibrent à l'horizon ;
La mer balance les tartanes.

Dans les torrides mois d'été,
Lorsque juillet flamboie,
Tu fais au regard enchanté
Épanouir tes fleurs de joie.

Quand tout jaunit d'un or pareil
Dans toute la nature,
Alors toi seul dis au soleil
Le rose frais dans la verdure.

L'autre rose, fleur du rosier,
Ne sait pas si bien dire
Comment, ô mon divin laurier,
L'amour tue avec un sourire :

La rose, c'est la fleur d'un jour
Qui parfume et qui tombe ;
Tu dis, toi, l'éternel amour,
Toujours verdissant sur la tombe.

L'épine des roses de Mai
Fait aux doigts des blessures ;
L'amour, ce maudit bien-aimé,
Blessé avec des armes plus sûres !

O laurier calme et triomphant,
Ta fleur, pure et charnue,
Pâlit, rougit, comme une enfant
Un peu honteuse d'être nue.

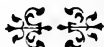
Ta feuille lisse, fièrement
Se dresse en fer de lance,
Prête à blesser au cœur l'amant,
Soit qu'il ose ou pleure en silence ;

Et dans tes feuilles, dans tes fleurs,
Mortelle vit ta sève,
Qui donne d'étranges pâleurs
Et qui peut tuer dans un rêve.

Fleuris-tu ? lasse de souffrir,
Renaît l'âme abattue ;
Mais t'aimer trop ferait mourir :
Ton amer secret charme et tue.

Et voilà bien l'amour, voilà
La mort sous un sourire ;
La fleur est belle, cueillez-la...
Il meurt, celui qui la respire.

Tels, souvent roses, verts toujours,
Vous portez, lauriers-roses,
L'éternel secret des amours,
Vie et mort de toutes les choses.



LA JALOUSE

JE te plains d'être aimé d'une femme jalouse,
Pauvre enfant! je te plains surtout de l'aimer trop;
C'en est fait; l'éternelle angoisse est ton épouse,
Le soupçon ton geôlier, ton juge et ton bourreau.
Ta vie est un cachot, ton cœur est une proie;
Tu n'éviteras pas ce furieux destin,
Et même aux jours d'été tu reverras sans joie
Le soleil, — l'éclat frais et calme du matin.
Tous ces plaisirs légers qui consolent les hommes,
Qui, te mettant au cœur l'aile d'un jeune dieu,
Te faisaient voltiger sur tout ce que nous sommes,
Ils ne sont plus pour toi, tu peux leur dire adieu.
Tout ce qui s'envolait de ton cœur : fin caprice,
Chansons de bengali, rêves de papillon,
Il faut que tout cela tombe à terre et périsse :
L'abeille est écrasée avec un poids de plomb!
Adieu le charme heureux du divin laisser-vivre!
Adieu la liberté du génie, et l'orgueil!
Ton cœur, plus feuilleté du doigt qu'un mauvais livre,

Toujours ouvert, sera toujours guetté de l'œil.
Les enfants, les oiseaux, toutes les belles choses,
Rien n'éveillera plus en toi l'écho divin;
Tu n'auras plus le droit de regarder des roses;
Des vierges passeront : tu seras jeune en vain.
Tu n'auras plus le droit de rire à des jeunesses,
Ni de payer d'un mot celles qui te riront ;
Et, pour finir, — car il faut bien que tu connaisses
De quel signe l'amour vient de marquer ton front, —
Dans le vaste univers tu verras tout sans charme,
Et, buvant un poison à la source du jour,
Tu maudiras, avec des sanglots mais sans larme,
Les amours de ta mère au nom du grand amour !



LE BOUQUET DE ROSES

MADAME, voici des roses.
Je viens, près de vous, causer
De tout, de bien d'autres choses!
De l'amour, — et du baiser.

Quoi! parce que l'amour passe,
Vous refuseriez l'amour?
Vous craignez, s'il ne vous lasse,
De lasser vous-même un jour!

Craignant que le bonheur meure,
Quoi! refuser d'être heureux!
Ah! ne durât-il qu'une heure,
J'accepte, moi, je le veux!

Tant pis si la joie est brève,
Du moins je la connaîtrai...
Quand ce ne serait qu'un rêve,
Rêvons le rêve sacré!

« Je t'aime, » un mot dit bien vite,
Mais qui trouble infiniment !
Le cœur qui l'entend palpite,
Eternel pour un moment !

Voyez-vous, une seconde
Contient l'immortalité ;
Du mot qui créa le monde
Les fils d'Ève ont hérité.

Vous voulez, — orgueil suprême ! —
Voir éternel comme Dieu
Notre amour ? lorsque vous-même
Vous devez durer si peu !...

Le temps flétrit toutes choses,
Les cœurs, les fleurs et le front...
— Ne respirez pas ces roses,
Puisqu'elles se flétriront !



AMOUR ANTIQUE

UN mal par qui l'esprit est tristement gâté,
Un mal contagieux, c'est toi, Mysticité,
Qui donnes aux cerveaux l'angoisse de la fièvre,
Et fais que tes rêveurs vont remuant la lèvres,
Parlant tout haut, faisant des gestes en chemin.
Ah! prenez-moi plutôt un hoyau dans la main,
Et cherchez un trésor absent, pour que la sève
Circule en votre corps plus vive, et que le rêve,
A cette heure où le soir se meurt aux horizons,
Ne vous transforme pas les parfums en poisons
Alanguissants et doux, mais mortels à votre âme.
Prenez aux crins, montez des chevaux pleins de flamme ;
Domptez-les de la main, du pied et des genoux ;
Escaladez des pics, voyagez, tuez-vous !
Mais ne vous laissez pas expirer, maigre et pâle,
L'œil sur vos éternels couchants d'or et d'opale.

Il faut qu'un jeune amant soit fort et courageux
Et que des grands périls il se fasse des jeux.

Je voudrais que jamais rien ne pût le surprendre,
Et que, sans hésiter, il sût, comme Léandre,
Si l'Hellespont jaloux le séparait d'Héro,
L'œil sur la tour qui luit, tranquille, entrer dans l'eau,
Dans la mer où les vents ennemis feront rage,
Où des monstres hideux le suivront dans l'orage,
Et seul, tout nu, lutter contre les flots sans fond...
Rien ne l'étonne ; il va. La lame sur son front
Passe et repasse ; il boit par instants l'onde amère,
Mais il est sans horreur sacrée et sans chimère ;
Il écarte parfois ses cheveux de ses yeux ;
Lorsque le flot gonflé se dresse vers les cieux,
Il s'élève avec lui, balancé sur la cime,
Puis redescend après au profond de l'abîme....

Sa lampe d'une main, de l'autre soulevant
Sa robe à larges plis pour l'abriter du vent,
Héro l'attend. Voici qu'il arrive. Elle essuie
Son corps d'où ruisselait la mer comme une pluie,
Et lui dit : « Te voici bien souffrant et bien las,
« Mais viens, viens oublier tes travaux dans mes bras ! »



LA FILLE DU LÉPREUX

QUE fais-tu donc, ohé! la belle fille?
Cria le cavalier d'abord...

— Moi? je ramasse du bois mort.

— Quoi! toute seule, et si gentille!

— Monsieur, passez votre chemin.

— Monte sur mon cheval, la belle :

Car ce fagot est lourd! — Oui, lui dit-elle,
Tendez l'étrier et la main.

Ils vont tous deux dans la forêt profonde.

— Ma foi, mon fagot n'est plus lourd!

— Ah! que le chemin paraît court

A côté d'une belle blonde!

Au milieu du bois l'amoureux

Voulut embrasser la petite...

La belle enfant se détourne et l'évite :

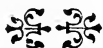
— Je suis la fille d'un lépreux!

Le cavalier qui la pressait, la lâche!
Mais au sortir du bois fleuri,
Comme elle a ri! comme elle a ri!
— Qu'as-tu? dit l'autre qui se fâche.
Elle, fidèle à son amant,
S'en va disant, leste et coquette :
— Mon bon monsieur, quand on tient la poulette,
Il faut la piumer vivement!



L'ART VAINCU

LA beauté, par notre art est en vain poursuivie !
Rien n'est beau, n'est puissant, n'est vivant que la vie.
Ce qu'on écrit n'est rien, rien ce qu'on a sculpté ;
Et j'ai senti le vrai de l'art, et tout le charme,
Le jour où par vos yeux dans le rêve emporté,
Après les avoir fait plus brillants d'une larme,
Avec un mot, un vers sans doute mal chanté,
J'ai fait sourire en vous la Vie et la Beauté.



RENDEZ-VOUS

J'y viendrai, dit-elle, demain. »
— « La grotte est un nid d'hirondelle...
En connaissez-vous le chemin ? »
— « Expliquez-le-moi, » me dit-elle.

— « Allez d'abord au carrefour
Où six sentiers croisent leurs lignes... »
— « Et lequel prendre, mon amour ?
Ils sont tous pareils, dans les vignes. »

— « Ma chère, le petit Poucet
Sema des miettes sur sa route... »
— « Une bande d'oiseaux passait, »
Interrompit-elle ; — « Oh ! sans doute,

« Mais il sema de fins cailloux,
Et moi, pour les frêles bottines,
Sur le sentier du rendez-vous
Je jetterai des églantines. »

Au carrefour des six sentiers
Quand vint la reine des jolies,
Elle vit bien des églantiers
Mais point d'églantines cueillies.

Et des fillettes, des garçons,
Tout là-bas, avec des poussées,
S'arrachaient, parmi les chansons,
Mes églantines ramassées.

Méchants enfants ! petits voleurs !
J'ai pleuré dans la grotte ombreuse...
... C'est parce qu'ils m'ont pris ces fleurs,
Que j'ai perdu mon amoureuse !



L'HIRONDELLE

A mon cheval.

REBELLE au mors d'acier secoué dans ta bouche,
Cabri, cheval rapide aux jambes de fuseaux,
Te voilà bondissant comme un chevreuil farouche,
Parce qu'une hirondelle a frôlé tes naseaux !

Connais du moins ma voix, cheval déjà fidèle !
Là, là, calme ta peur, ta vitesse et ton sang...
Ne le voyais-tu pas ? ce n'est qu'une hirondelle !
Ou bien, fou, croyais-tu la suivre en bondissant ?

Regarde, mon cheval : la voici qui repasse,
Parmi d'autres, en rond, avec son cri léger...
C'est l'esprit familier du grand, du libre espace :
Elle ignore la halte, et son vol fait songer.

Ni mes pieds ni les tiens n'iront où vont ces flèches,
Car, vois, on dirait bien des flèches en trident !
Elles viennent et vont, traversant les mers fraîches,
Des hivers d'orient aux étés d'occident.

Le noir du bois d'ébène et le blanc de l'ivoire
Tachent également leurs ailes et leurs flancs ;
L'azur des nuits d'été luit dans leur plume noire,
Leur ventre pur est blanc comme les matins blancs.

Calme-toi, mon cheval : tes beaux pieds n'ont point d'aile !
Mais, va, le ciel lui-même est prison aux oiseaux...
Sais-tu, volant sans fin, ce que fait l'hirondelle
Et pourquoi celle-ci t'a frôlé les naseaux ?

Pour elle, pour son nid elle cherchait fortune,
Et, le bec grand ouvert, aspirait en plein vol
Le moucheron cruel et la mouche importune,
Car son nid et l'amour la ramènent au sol.

Et sais-tu, mon cheval, ce qu'elles rêvent toutes ?
C'est ce nid où leurs becs peuvent s'entrecroiser,
C'est un nid de limon pétri gouttes par gouttes,
Et ce serait des pieds plus hauts, pour se poser !

Aux poules de l'étable elles portent envie ;
Elles voudraient courir et picorer en bas ;
L'espace, qui nous tente, importune leur vie !...
Elles voudraient marcher, et ne le peuvent pas !

Là, là, calme ta peur, ou ton désir vers elles...
Retourne, mon cheval, d'un pas tranquille et sûr,
A ce toit désiré même des hirondelles
Que lasse infiniment le désert de l'azur!



LES YEUX

DES yeux bleus m'ont dit : « L'Amour est céleste ;
L'Amour, c'est l'azur ; l'amour est divin ;
Je pars si tu viens ; si tu pars, je reste :
Tout amour est vain. »

Des yeux verts m'ont dit : « La femme, c'est l'onde ;
L'amour est changeant, l'amour est moqueur ;
Aimer les yeux verts de l'oncine blonde,
C'est noyer son cœur. »

Qu'ont dit les yeux noirs ? « N'as-tu pas envie
Des feux éternels du noir diamant ?
Si tu veux connaître et bénir la vie,
Meurs en nous aimant. »



LA FUIITE

L'ENFANT qui me guette est près de m'atteindre :
Ici, mon cheval! j'ai peur de l'enfant!
L'amour est cruel, l'amour est à craindre...
C'est l'archer mortel, toujours triomphant.

Je crois que je l'aime, et je le redoute ;
Le cœur est si faible et l'amour si prompt!
Partons, mon cheval! les soucis en route
Au vent de tes pieds s'éparpilleront.

Il serait bien fort s'il pouvait nous suivre,
Le méchant enfant qui vole et qui rit!
En selle! en avant! pars et me délivre!
Fatigue mon corps, lasse mon esprit!

Aïa, mon cheval! par la grande plaine,
Par les cols étroits!... tous chemins sont bons!...
J'ai courbé l'échine et je perds haleine...
Saute les fossés, galope par bonds!

Hep ! Aïa ! cours, fuis, car l'enfant sauvage
A le carquois d'or, les ailes de feu...
Passe en hennissant le fleuve à la nage,
Change d'horizon, poursuis le ciel bleu !

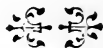
Poursuis l'horizon sans repos, sans halte !
Brise sur ton dos mon corps frémissant !
Que la lassitude en feu nous exalte,
Qu'elle active en nous les fièvres du sang !

De tes pas pressés fuyant chaque empreinte,
Ressemble à mon cœur qui voudrait se fuir,
Et s'il faut tomber, tombe et meurs sans plainte,
Comme si ton but n'était que mourir.



LIED

EN rêvant près d'une eau courante, l'autre jour,
J'y laissai choir mon cœur, l'espérance et l'amour...
Aussitôt ma main s'était élancée;
Je fus prompt comme la pensée,
Mais l'eau qui fuit, — fuit sans retour...
Et ma jeunesse était passée.



LA BOUCHE

FRIANDE comme une mouche
Au bord d'un vase de lait,
Mon âme était sur sa bouche
Pendant qu'elle me parlait;

Ce qu'elle disait, qu'en sais-je?
Papillon sous un filet,
Mon âme était prise au piège
Pendant qu'elle me parlait.

Elle parlait, la farouche,
Vite et bien, pour fuir plus tôt...
Je n'entendais pas un mot,
Puisque je voyais sa bouche...

Ne sais ce qu'elle disait !
C'était sans doute à merveille !
... Mon désir, comme une abeille,
Sur sa lèvre se posait.

Elle parlait vite, vite,
Et je me disais tout bas :
« Dieu ! que sa bouche est petite ! »
... Et je ne l'écoutais pas.

« Dieu ! que cette bouche est rose !
Les coins frais et palpitants !...
De la bonté, je suppose...
Je la fis parler longtemps.

Quand elle eut fini, la belle
Ajouta : « Qu'en dites-vous ? »
... Que son sourire était doux !
Sa lèvre, spirituelle !

O bouche ! ô nid des amours !
Ce qu'elle a dit, je l'ignore...
Que ne parle-t-elle encore,
Je regarderais toujours !



AIMER, N'AIMER PAS

SURTOUT, ô cher enfant, ne sois jamais aimé;
L'amour est un poison mortel, bien qu'enfermé
 Dans un cœur de rose;
L'amour est un aspic. On dit qu'il ne mord pas :
 Il existe, il mord, — j'en sais quelque chose, —
 Je te le dis tout bas.

Si tu veux être heureux, jouir, sans y songer,
De l'air bleu, de l'air pur, respirer sans danger
 Le plaisir de vivre,
Ne sois jamais aimé; n'aime pas, cher enfant :
 Comme un jeune dieu, de sa jeunesse ivre,
 Tu vivras triomphant!

Ne mêle pas ton cœur aux désirs de ta chair,
Si tu veux respirer la joie à flots, dans l'air,
 Désir des poitrines;
Que les yeux soient pour toi des rayons sous des eaux,
 Les seins frémissants, des fleurs purpurines;
 Les voix, des chants d'oiseaux.

Alors, triste et joyeux, tu vivras au-dessus
De nos espoirs trahis, de nos rêves déçus,
 De ce que nous sommes...
Tu ne souffriras plus — que du regret des dieux,
 Qui voudraient souvent n'être que des hommes,
 Afin de souffrir mieux!



A CHEVAL

J'AI voulu laisser loin ma pensée;
Au départ, mon amie avait touché ma main,
Mais sans l'avoir pressée,
Sans me dire: « A demain! »

J'ai douté; ma pensée inquiète
M'a poussé comme un grain fait s'enfuir un vaisseau,
Comme un trait d'arbalète
Fait s'envoler l'oiseau!

Cette main, mon amour, froide et morte!
Vite, vite, ah! fuyons ce chagrin qui rend fou,
Où j'irai, — que m'importe! —
Rouler mort dans un trou!

J'ai frappé mon cheval, noble bête!
La cravache a sifflé, l'éperon a mordu!
Il galope, en tempête,
Crins au vent, cou tendu!

Mon cheval haletant me dit : « Grâce ! »
Il halète, en sueur, et le mors blanchissant...
Sur son flanc, sur sa trace,
On peut voir de son sang.

Pauvre ami, bon cheval, ah ! pardonne !
Mais l'amour a des coups d'éperon plus mordants,
Et l'amour m'éperonne,
Et je saigne — au-dedans !

Doucement ! — je tiens haut la bride.
Doucement ! — mon chagrin en arrière est laissé :
Merci, bête intrépide,
Nous l'avons dépassé.

Elle m'aime ; elle est bonne et fidèle :
Prends appui sur le mors, bon cheval, pauvre ami...
Belle nuit !... Sur la selle
Je sommeille à demi.



L'ÉTOILE

ET quand on la lui donnerait,
L'étoile, l'étoile qui brille,
Dites-moi ce qu'il en ferait,
Puisqu'il aime la jeune fille?

J'étais perdu dans les grands bois,
Au flanc de la montagne,
Et je n'entendais plus la voix
Qui toujours m'accompagne.

Il faisait nuit, tout était noir.
Oh! les étoiles blanches!...
J'allais au hasard, sans espoir,
Déchiré par les branches.

A travers le bois, tout à coup,
Je vis une lumière.
En avant! marchons jusqu'au bout,
Dans la ronce et la pierre.



Les arbres cachaient tour à tour,
Montraient la lueur pâle...
O feu d'espoir ! ô feu d'amour
Soufflé par la rafale !

Serait-ce le feu d'un berger
Ou de quelque chaumière ?
Et je méprisais le danger,
Ayant cette lumière.

Le bois, au sommet découvert,
S'écarta comme un voile,
Et je vis que, dans un désert,
Je suivais une étoile !...

Et quand on la lui donnerait,
L'étoile, l'étoile qui brille,
Dites-moi ce qu'il en ferait,
Puisqu'il aime la jeune fille !



LA FLEUR

L'ARBUSTE dépassait la muraille un peu haute.
Je dis à mon cheval : « Les belles fleurs, Cabri! »
La fleur était d'or pourpre, et je commis la faute
D'attirer jusqu'à moi le brin le plus fleuri.

Droit sur les étriers, je maintenais la branche,
Et Cabri, le nez haut, la mordillait un peu.
Comme la rose est rose et l'aubépine blanche,
Rouges étaient ces fleurs sur leur buisson de feu!

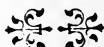
Je songeais : « Bien plus belle est la plante inconnue;
La nouveauté nous semble une fleur dans les fleurs...
De quel rivage ardent, fleur d'or, es-tu venue
Ouvrir sous mon soleil tes étranges couleurs? »

Poètes oublieux du siècle qui vous raille,
Vous les croyez à vous, les prés, les fleurs, les bois?...
Une tête apparut par-dessus la muraille :
« Voulez-vous bien laisser mes fleurs! » dit une voix.

Tu m'arrêtes à temps, sage propriétaire !
Sans toi, j'étais l'égal des vulgaires voleurs...
Aïa, Cabri ! cherchons un lieu plus solitaire :
Cet homme a trop raison, viens, laissons-lui ses fleurs.

Hep, hep ! aïa ! fuyons la voix qui m'injurie !
Pars, cours, bondis, fuyons, au hasard, devant moi !
Sous ton maître oublié galope avec furie !
Sois libre, ô mon cheval, fais-moi libre avec toi !

Emporte-moi joyeux dans l'oubli de ces hommes,
Dans le pays sauvage où nos rêves bercés
Foulent, sans rien savoir de la terre où nous sommes,
La fleur d'or de l'amour sous des pieds cadencés.



LE PAPILLON

JE suis le papillon, je porte sur mes ailes
Un pastel délicat qu'un souffle enlèverait...
Si vous m'aimez un peu, mes belles demoiselles,
Écoutez mon secret :

Je reviendrai souvent danser sur vos pelouses,
Et réjouir vos yeux par mes belles couleurs...
Si vous m'aimez un peu, ne soyez pas jalouses
Des autres fleurs, des fleurs.

Le frisson de mon ailé ira sur votre bouche
Courir et se poser comme un baiser d'amant...
Mais je suis papillon : n'aimant pas qu'on me touche,
Fidèle librement.

Si vous voulez me voir un peu de temps encore,
N'étendez pas vers moi votre filet soyeux :
Un papillon captif vite se décolore,
Triste au cœur, triste aux yeux.

Pourtant, si vous voulez, je peux, tant je vous aime,
Perdre en vos mains mes feux et mon éclat d'un jour,
Et dans vos doigts déçus, m'abandonnant moi-même,
Mourir de votre amour.



L'AMOUR

PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

EROS n'ayant pas remarqué
Une abeille parmi les roses,
En fut piqué, fut à la main piqué,
Et les larmes coulaient de ses paupières closes...
Et courant, volant, éploré,
Jusqu'à la blanche Cithéré,
Il lui dit d'une voix amère :
« Ah! je suis mort! Je vais mourir, ma mère!
Un petit serpent ailé
Par les laboureurs appelé :
L'Abeille, — m'a fait mal! » — Cithéré répondit :
« Puisqu'un insecte si petit
T'a fait si grand mal, en dépit
De sa faiblesse,
Juge des maux de ceux que ta piqûre blesse! »



DANS UN AMANDIER

DANS un amandier riait une fille...
« On a ri bien fort, dans cet amandier!
Est-ce du cheval ou du cavalier? »
De nouveau le rire éclate et pétille.

Elle descendit du vieil arbre creux,
Ayant fait tomber toutes les amandes...
Des dents d'écureuil, les lèvres gourmandes,
Vingt ans, l'œil humide, un rire amoureux.

Aïa ! mon cheval a franchi la haie !
— « Vous ne riez plus, belle, maintenant?... »
Autour du vieux tronc, l'arabe tournant
Suit comme un chevreau l'enfant qui s'effraie.

« Tu riais de moi? — Du cheval, bien sûr!
— Alors, pour ta peine, il faut qu'il t'embrasse! »
Le cheval bondit... Elle criait grâce,
La fille sauvage au sein jeune et mûr.

Elle avait bien peur, la fille sauvage !
Autour du vieux tronc, l'arabe léger
Suivait, gracieux, l'enfant sans danger,
Qui de ses deux bras gardait son visage.

D'un côté du tronc, de l'autre côté,
Étendant les bras, renversant la tête,
La belle trois fois rencontra la bête...
Cruel châtement, mais bien mérité !

Enfin : « Je riais... de vous, oui ! » dit-elle ;
Et, pour m'échapper, hop ! dans l'amandier !...
C'est pourquoi je pus, droit sur l'étrier,
Riant à mon tour, embrasser la belle !



LA FÉE

Tu ne prendras pas l'eau qui fuit, sifflaient les merles,
Nous voyant, couple heureux, passer par le chemin.
Elle en prit cependant, que je bus dans sa main,
Et, le long de ses doigts, le reste devint perles.



EN MAI

LES nids et les cœurs sont pleins d'ailes;
Le rosier de mai
A des espérances nouvelles:
Il veut être aimé.

L'âme et la plante sont en sève;
Le pommier, tout blanc,
Dort, clair sur l'azur, comme un rêve
Chaste mais troublant.

L'eau qui passe voudrait attendre
L'oiseau qui vient là,
Et l'oiseau qui boit voudrait prendre
Celle qui coula.



A UNE COQUETTE

JE ne vous crains pas, madame.
De l'esprit, oui! mais point d'âme!
Oh! je vous pénètre à jour :
Jamais d'amour!

Vous êtes rose, et bien blonde!
Bonne? Pas le moins du monde.
Méchante? — Oh! non, bel œil bleu!
Moqueuse? — Un peu!

D'ailleurs, vous êtes honnête :
Vous tournez aux gens la tête,
Quitte à... (selon leurs propos)
Tourner le dos!

Vous aimez le badinage,
Mais... vous seriez assez sage
Pour martyriser des gens
Trop exigeants...

Vous riez? — Prétexte à mordre!
Parfois aussi, — c'est dans l'ordre, —
Vous riez de tout... pour rien!
Je le sens bien.

Ton léger, marche légère,
Vous passez, belle étrangère...
Hum! Cet accent étranger
A son danger!

Je ne peux pas m'en défendre :
La main que vous savez tendre,
Je ne la touche un instant
Qu'en hésitant...

Mais, ravi quand je la presse,
J'y sens presque une caresse!
Juste de quoi retenir
Un souvenir!

Mais quoi! me sachant poète,
Vous pensez... que je suis bête?...
Eh bien, je ris, en dedans,
De voir vos dents!

J'aime votre fin manège,
Vos rires, vos airs de piège,
Tout de vous : voix pure, air doux...
Excepté vous!

Votre visage est si rose!...
Je donnerais quelque chose
Pour — en cachette — y poser
Un fin baiser!

Je tremble un peu, je l'avoue,
En regardant votre joue,
Et je sens flotter mes vœux
Dans vos cheveux...

Mais mon regret m'est suave.
Vous êtes belle? Et moi, brave!
Vous, moqueuse? Et moi, trompeur :
Je n'ai pas peur!

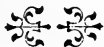
Vous pensez me faire envie?
Bah! — Le charme de la vie,
Chacun sait où le saisir :
Dans le désir!

Soyez fausse, ayez l'air tendre :
J'en prends... ce qu'il en faut prendre :
Par le cœur? Non, par les yeux!
Ce qui vaut mieux.

Blonde pêcheuse à la ligne!
Je suis ce fretin indigne
Qui, volant tous les appâts,
N'y reste pas!

LA ROSE JALOUSE

COMME elle m'embrassait, une rose au corsage,
La rose me piqua, jalouse du visage;
Je baisai donc la fleur, qui, rose avec pâlour,
Me parut un sourire appuyé sur ma bouche,
Ce que voyant (l'Amour pour un rien s'effarouche!)
L'enfant m'égratigna, jalouse de la fleur.



AURORE ET MATIN

AVEC des clairons de vermeil,
L'aurore annonce le soleil;
Chasseresse et sœur de Diane,
Vivandière du régiment
Des étoiles au firmament,
L'aurore est une paysanne.

Ses cheveux flottent déroulés;
Ils sont de la couleur des blés;
Son œil de source est une étoile,
Son corsage un bouton crevant;
Son jupon rouge flotte au vent
Comme un drapeau de fine toile!

Tandis qu'elle rit aux échos,
Les lys et les coquelicots
Lui font salut dans la rosée;
Les coqs lui répliquent joyeux;
Les paysans, frottant leurs yeux,
Ouvrent pour elle leur croisée.

Ses pieds nus ne touchent jamais
Que la pureté des sommets ;
Elle embellit ce qu'elle touche ;
Une serpe d'or au côté,
Elle a, l'hiver comme l'été,
Un frais sourire sur sa bouche !

Or, comme elle a suivi la nuit,
En chantant le matin la suit...
Il court, mais elle court plus vite ;
Le matin est un amoureux
Qui cherche, par les chemins creux,
Sa montagnarde qui l'évite.

Le matin est un beau garçon
Qui lui répond par sa chanson
Clair-sonnante dans la clairière ;
Là-haut l'aurore va devant...
Lui, par les vallons la suivant,
Reste loin, toujours en arrière.

Il la poursuit tout en chassant ;
Ses chiens réveillant en passant
Les lièvres paresseux au gîte,
Et des flèches de son carquois
Il entre au plus profond des bois
Où l'ombre prend peur et s'agite.

Il est tout nu comme un baigneur,
Le rude gars, le beau rieur,
Le clair chanteur de la vallée,
Qu'un espoir éternel conduit,
L'amoureux d'une heure qui fuit
Éternellement envolée.



BACCHANTE!

JE suis la vendange elle-même,
Toute nue, et mes deux seins
Sont pareils aux grappes que j'aime,
Lourds, gonflés comme des raisins!
Qui voit avec indifférence
Mes fruits tour à tour ou brûler ou transir?
— J'affolerai ton espérance!
Je foulerai ton désir!

Mes raisins font plier les treilles!
Ils sont mûrs, gonflés et lourds;
Les chiens, les renards, les abeilles,
Tous accourent des alentours!
Et la vigne en exubérance
Semble les donner à qui veut en choisir...
— J'affolerai ton espérance!
Je foulerai ton désir!

La serpe les coupe... Vendange!
Les vendangeurs sont venus!
Ils les cueillent, mais nul n'en mange...
Le moût rougira leurs bras nus!
Et courage! et persévérance!
Suez, travailleurs! à demain le plaisir! —
— J'affolerai ton espérance!
Je foulerai ton désir!

Dans la cuve, d'où le vin coule,
Toute nue et bras levés,
Je danse et je bondis, je foule
L'amas chaud des raisins crevés!
Leur jus puissant a l'apparence
D'un ruisseau de sang que je fais épaissir...
— J'affolerai ton espérance!
Je foulerai ton désir!

Le vin, le sang, le rouge enivre!
Tu t'affoles, en buvant,
Dans la joie et l'horreur de vivre...
Le vin lui-même est décevant.
Il accroît cette horrible transe
De tendre les bras sans pouvoir rien saisir.
— J'affolerai ton espérance!
Je foulerai ton désir.

Je suis la Bacchante éternelle,
Aux yeux mortels et moqueurs.
Pieds nus, ma danse qui chancelle
Bondit sur le ferment des cœurs!
Ma joie écrase la souffrance,
Tous les maux d'amour qu'on ne peut adoucir!
— Et j'affole toute espérance!
Et je foule tout désir!



SUPPOSE UN ROI...

SUPPOSE un roi jeune et puissant,
Un prince des contes de fées,
Ayant conquis tous les trophées,
Beau sur un trône éblouissant...

Crois-tu que l'amour dont il aime
Soit plus doux que le tien en toi ?
.... Le charbonnier comme le roi
Ont chacun tout l'amour, le même.

Suppose-le réalisé,
Ce songe d'une nuit de fièvre :
Toutes les femmes sous ta lèvre
Tu les as dans un seul baiser...

Crois-le bien : la femme qui t'aime
A toute la femme en son cœur :
Songe ou veille, l'amant vainqueur
A toujours tout l'amour, le même.

Suppose qu'il dure toujours
Le baiser de la bien-aimée.
Voici l'ère des temps fermée
Et l'éternité des amours...

Crois-tu que le temps, lorsqu'on aime,
Soit plus vite ou soit arrêté?
La minute et l'éternité
Chacune ont tout l'amour, le même.



LES FORGEUSES DE CHAINES

JE les vis dans leurs ateliers,
(Les forgeuses de chaînes),
Où chaînes, carcans et colliers
Se forgent par centaines;

Comme des cyclopes géants
Mais belles, toutes nues,
Devant les soupiraux béants
Des forges inconnues...

L'or des longs cheveux, sur leurs corps
Jusqu'aux talons ruisselle;
La grâce suit tous leurs efforts;
Leur sueur étincelle;

Les étincelles, des brasiers
Bondissant dans les forges,
Couvrent de baisers par milliers
Les flancs, les reins, les gorges;

D'un seul côté, les feux ardents
Éclairant tous les groupes,
On voit des nuques et des dents,
Et des seins ou des croupes ;

Tordant à leur gré des métaux
Étranges sur l'enclume,
Dans les doigts fins les lourds marteaux
Vont, légers comme plume,

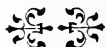
Et forgent — martelant toujours,
Pour la vie éternelle,
Des chaînes que de gais amours
Emportent sur leur aile,

Et qu'ils vont mettre de côté,
(Carcans, colliers et chaînes),
Afin que pour l'éternité
Nous ayons joie et peines!



GRAIN DE RIZ

COMMENT ces grains de riz étaient-ils tombés là,
Dans la rose entr'ouverte, humide et purpurine ?
Je ne sais, mais en les voyant, il me sembla
Voir son jeune sourire aux dents de perle fine ;
Je le lui dis ; alors elle me rappela
Que c'est le plus banal des madrigaux en Chine.



CAUCHEMAR JOYEUX

Tu l'as dit : cauchemar joyeux ;
Jonquille au cerveau, pourpre aux yeux ;
La tête tourne, on se croit ivre ;
On est demi-mort de trop vivre.
A minuit, on soupe, assoupis,
Accoudés sur de bons tapis,
Coiffés de casquettes marines.
On voit palpiter des narines,
— Faites pour respirer des fleurs, —
Sur des boudins, rendus meilleurs
Par le joli nez qui les flaire.
Une bonne hôtesse tolère
Qu'on se taise et qu'on dise tout...
Recette pour paraître fou :
Dire haut, ou même à voix basse,
Tout ce qu'on sent, tout ce qui passe
Par la tête : « Bonjour, bonsoir ;
Un fauteuil où l'on veut s'asseoir
A genoux !... Voyez-vous, madame,

Je voudrais, moi, devenir femme
Pour pouvoir, de nuit et de jour,
Accorder des faveurs d'amour...
Bonheur du dos! Barbe de fleuve!...
Oh! pour pouvoir faire peau neuve,
Que je voudrais être serpent!...
Un péché dont on se repent
Est un péché deux fois suave
Et d'autant plus qu'il fut plus grave... »
Le coucou sonne. Sons troublants!...
C'est la valse des cheveux blancs.
— Oui, je voudrais changer de sexe!
Mais (vous pensez si ça me vexe!),
J'ai beau faire, je ne peux pas!...
— Prrt! je préfère un bon repas.
— Sanglez-moi donc, — une marotte! —
Comme un enfant qu'on emmaillotte.
— Le front cerclé. Bourgogne vieux.
Tous les cercles sont vicieux.



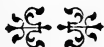
RÉSURRECTION

Sous la pierre où, voici trois cents ans, en long deuil,
Le pâle fiancé coucha sa blanche amie,
On n'a retrouvé rien de la blonde endormie
Que ses cheveux, mêlés aux débris du cercueil.

Le rose pur du sang, le bleu profond de l'œil,
Tout cela n'est plus rien : fané dès l'agonie !
Et l'on n'a retrouvé de la beauté finie
Que ses jeunes cheveux dont elle eut tant d'orgueil.

C'est parce qu'ils sont d'or, d'un or vivant de flamme,
Parce qu'ils ont veillé dans l'horreur des tombeaux,
Qu'au sortir de la terre ils paraissent si beaux...

Et surpris, effrayé d'y voir des lueurs d'âme,
On éprouve, au toucher de ces mornes lambeaux,
Le charme entier, mortel, de l'éternelle femme.



CRAYON

QUELQUE chose de souple et de ferme : l'acier
De l'épée, à la fois très forte et très flexible,
Elle sait, — volonté qu'excite l'impossible, —
S'intéressant à tout, ne point s'en soucier.

Le commandement net, celui de l'officier
Qui dirait au besoin : feu ! d'un air insensible,
Mais qui sait que son cœur, offert comme une cible,
A du sang qu'il peut voir jaillir sans sourciller.

Le buste, droit et fier, comme une fleur s'élance,
Et sur la hanche large et noble se balance ;
Son pied, sur tous les sols se pose en conquérant.

Comme elle eût, pour un fort, été faible avec joie !
Mais son cœur qui se tait, saignant comme une proie,
Meurt sans fin, sous le bec d'un secret dévorant.



LA PERLE

UN grand béret Van Dyck sur cette blonde tête,
Oh! si blonde! est fixé par une épingle d'or.
Patricienne, elle a daigné voir ce poète,
Mais comment l'aime-t-elle? il n'en sait rien encor.

La fière épingle semble une flexible tige
Où, de rare grosseur et de pur orient,
Entre cinq griffes d'or, comme une fleur, s'érige
Une Perle. — Lui, cause; elle, écoute en riant.

Très correct, le cocher, un vrai serf de Russie,
Fier de ses deux chevaux, n'a des yeux que pour eux.
— « Est-ce une passion? Suis-je une fantaisie? »
Question. — Elle voit qu'il est très amoureux.

Ils sont blottis au fond de la voiture ouverte.
— « Et, nous allons? » — « Au bois. » C'est un beau soir de mai.
Tout là-bas, quelque part, dans l'ombre pâle et verte,
Un rossignol redit le bonheur d'être aimé.

Sous les lueurs de lait d'une nuit diaphane,
 La Perle triomphale apparaît par moment
 Comme un rayon de lune au front blanc de Diane...
 — « Quel joyau ! » dit-il. — « Oui, ... j'y tiens infiniment ! »

— « Ah ! » fait-il. Il se sent comme un frisson dans l'âme ;
 — « Si je la demandais?... » murmure-t-il tout bas ;
 — « Sachant comme j'y tiens, répond la jeune femme,
 La demanderiez-vous ? non !... » — Il ne répond pas.

On roule doucement sous l'arceau frais des branches ;
 Paris, comme une mer qu'on entend sans la voir,
 N'est qu'un bruit. Çà et là, formes vaguement blanches,
 Des couples enlacés se perdent dans le noir.

Pourtant l'obscurité leur semble solitaire ;
 Et voici qu'elle sent sur elle se poser
 L'audacieux désir qu'enhardit le mystère...
 Il dit un mot bien bas qu'il achève en baiser.

Et tandis qu'immobile et tête renversée
 Elle accepte ce long baiser silencieux,
 L'Épingle, — dans les lourds cheveux blonds mal fixée, —
 Glisse et tombe. — L'amour passe : on ferme les yeux.

Puis, leur âme, un moment enfuie, est revenue.
 L'heure sonne. Il est tard. — « Retournons, voulez-vous ? »
 Or, lui, rêvant encor, voit qu'elle est tête nue...
 Où donc est ce joyau qui le rendait jaloux ?

Rien dans la chevelure, — en casque d'or bombée...

Il cherche, — et l'amoureuse a souri tendrement :

— « Ah! dit-elle, je sais, la Perle?... Elle est tombée... »

Alors l'amant heureux se souvint du moment!



DIANE

LE parc visionnaire est plein de formes blanches.
J'ai vu, j'ai vu tantôt, en écartant les branches,
Au bas de l'escalier de marbre spacieux
Que baigne le bassin noble et silencieux,
J'ai vu, sous le grand vase où s'enroule et s'élançe
L'acanthé aux nerfs légers qui forme la double anse,
J'ai vu, nue et debout, essuyant son beau sein,
Les pieds tremblant encor sous l'azur du bassin,
Fière, entr'ouvant sa lèvre à la brise embaumée,
Comme Diane au bain, j'ai vu ma bien-aimée!

C'était elle. J'ai vu son visage et ses yeux,
Ses yeux qui m'ont atteint d'un éclair dédaigneux,
Rapide éclair, regard brûlant, flèche mortelle.
J'ai fui; mais, à présent, pourquoi me poursuit-elle?
Son rire sonne au loin cruellement moqueur,
Et moi, portant sa flèche au travers de mon cœur,
Je cours sans fin, saignant, effaré, cherchant l'ombre.
Et c'est pourquoi, clamant ma détresse, ô bois sombre!

J'erre enfiévré parmi tes noirs taillis épais.
Blessé, j'appelle en vain le sommeil et la paix.
Je voudrais, loin des yeux clairs de la chasseresse,
Sans qu'elle pût jouir de sa cruelle adresse,
Pantelant, étendu sous ta fraîcheur, ô bois!
Seul, mourir en pleurant comme un cerf aux abois!



LA LOI D'OR

SANS amour la vie est sans joie;
Point d'étoile sur l'horizon,
Point de but au bout de la voie;
Tous les efforts sont sans raison.

L'âme d'un grand vide est emplie,
Tout est sans charme et sans couleur;
Le monde semble une folie;
Tout travail est une douleur.

Et, sans qu'on se rende bien compte,
Ce mal sombre, ce noir dégoût,
N'est que le remords et la honte
D'être mal d'accord avec tout.

L'homme qui vit sans bien-aimée
Est en faute; l'âme le sent.
Il est hors de la loi rythmée
Qui chante au cœur avec le sang.

Mais qu'un amour en lui se lève,
Il se sent allégé, joyeux;
Tout n'est plus comme un mauvais rêve :
L'esprit de vie est dans ses yeux.

Une espérance vague et douce
Lui rend gai l'éclat du matin;
Il comprend pourquoi l'herbe pousse ;
Il donne raison au destin.

Il va chantant, léger, sans peine,
Et tout, dans la fuite des jours,
L'accompagne, l'aide et l'entraîne,
Car tout n'est qu'un torrent d'amours.



LE BLUET

UN bluet tous les jours fleurit ma boutonnière...
Vous demandez pourquoi? C'est que vous ressemblez,
Avec vos beaux cheveux, si pareils à des blés,
A la saison d'été blonde et toute en lumière.

Et lorsque je vous vis une fois, la première,
Parmi vos cheveux d'or en gerbes rassemblés,
Un bluet, souriant à mes regards troublés,
Me dit: « Je suis la fleur choisie et coutumière. »

Depuis lors, les bluets emplissent ma maison!
Vous dites: « Ce symbole annonce une amour brève,
Car voici les blés mûrs... » Laissez-moi, que j'achève:

Tout l'or de vos cheveux, merveilleuse moisson,
Est entré dans mon cœur où naissent à foison
Les éternels bluets de l'amour et du rêve.



CRUAUTÉ DÉÇUE

CHARMANTS bourreaux dont la grâce savante,
Coquettement,
Aime à meurtrir la matière vivante,
Tout en l'aimant,

Jouissez moins de nos cris de souffrance,
Jolis démons :
Tout nous plaît mieux que votre indifférence,
Quand nous aimons.

Songez-y bien, la victime elle-même,
En gémissant,
Se plaît à voir, sous votre main qu'elle aime,
Couler son sang!

Avec bonheur nous sommes votre proie.
Pleurer est doux;
Souffrir de vous est la suprême joie...
Torturez-nous!

Déchirez-nous, blessez-nous, ô farouches!

Tigres grondants!

Quand vous mordez, nos désirs dans vos bouches

Baisent vos dents.

Étouffez-nous : c'est donner vos étreintes;

Nous jouissons!

... Tous les amants, Madame, avec leurs plaintes,

Font des chansons.



EN RÊVE

RÊVE troublant! pouvoir lui dégrafer sa robe!
Voir de mes yeux sa chair divine, que dérobe
A mon ardent désir le satin, voile épais.
Non, mon esprit ne doit plus retrouver la paix,
Tant que je la verrai comme la voit le monde!
Les nœuds d'azur parmi sa chevelure blonde,
Les mille gonflements de ses jupons soyeux,
Tout ce charme léger, visible à tous les yeux,
Les bottines de soie, et l'or, et la voilette,
Tout l'artifice exquis de sa fine toilette,
Que m'importe cela, vaines formes d'un jour!
Ce que cherche mon cœur, c'est l'immuable amour!

...Jamais nous ne serons, au soir, tous deux ensemble.
O supplice! ô regret! jamais ma main qui tremble
Ne défera les nœuds des lacets irritants!
Et jamais — quoi! jamais! — sous mes yeux éclatants,

Je ne ferai tomber la dentelle et la soie
Qui, s'affaissant aux pieds de l'enfant blonde, ô joie !
La laisseraient surgir, ne me regardant pas,
Cheveux défaits, le sein voilé de ses deux bras,
Chaste et m'éblouissant de sa splendeur charnelle,
Debout dans sa beauté, blanche, nue, — éternelle !



UN AVEU

REGARDEZ : je suis jeune et belle ;
Tous les hommes me font la cour ;
A l'amour vous semblez rebelle :
Voici mon amour.

On dirait que toutes les femmes
Ne vous inspirent que pitié ;
Il faut m'aimer. Lions nos âmes,
Fût-ce d'amitié.

Vous poursuivez la renommée ?
L'amour peut-être est moins trompeur.
Aimez-moi, je veux être aimée...
N'ayez donc pas peur !

De votre chimère — jalouse,
Moi, dont les baisers sont plus doux,
Je saurai souffrir cette épouse
Pour l'amour de vous ;

Je vous laisserai votre livre,
Mais quand il ne vous dira rien,
Moi je dirai : « Si tu veux vivre,
Regarde-moi bien ;

Mets ta lèvre contre ma joue,
Sur mon sourire et sur mes dents ;
Mets ta main sur mon sein, dénoue
Mes cheveux ardents.

Je ne suis pas gênante ; en grâce,
Souffrez-moi là, d'un cœur gentil ;
Je n'y tiendrai pas plus de place
Qu'un oiseau blotti...

L'homme qui pour les hommes pense
Quelquefois veille nuit et jour ;
Acceptez cette récompense :
Mon aveu d'amour.

S'il le faut, un doigt sur la bouche,
Je vous regarderai veiller ;
Ou je serai, sur votre couche,
Le calme oreiller.

Si votre front brûle de fièvre,
S'il vous faut le repos du fort,
Mon amour sera sur ma lèvre
Plus doux que la mort.



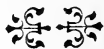
MATINÉE

LA vitre laissant voir, claire, un ciel argentin,
Que ne puis-je, accoudé sur mon lit, le matin,
Regarder longuement, près de moi, mon amie,
Blanche, un bras replié sous sa tête endormie.

Oh! vous n'eûtes jamais si doux réveil, mes yeux!
Que de fois j'ai maudit le soleil ennuyeux
Qui m'appelle soudain du fond des songes roses
Pour m'éclairer le dur, le vrai contour des choses,
Dans la chambre d'où, seul, j'écoute avec effroi
La cité s'éveillant gémir autour de moi!

Mais ce matin, paisible et charmé, je m'éveille...
Quel est le rythme doux qui chante à mon oreille?...
C'est son souffle. Elle dort. Au chevet accoudé,
Je jouis de son sein longuement regardé,
Et de sa bouche humide et que l'haleine entr'ouvre!
Ses yeux que la paupière aux longs cils d'or recouvre,

Oh! je voudrais les voir, voir leur beau rêve en eux!
Son cou blanc s'arrondit, inondé de cheveux,
Et je suis du regard, sur la poitrine pure,
Les veines, bleus chemins où le sang frais murmure!
O bruit du sang! ô bruit du souffle! chants sacrés!
La ville jette un cri d'ennui que vous couvrez,
Et ton rythme suffit, sommeil de l'enfant blonde,
A m'empêcher d'ouïr l'affreux réveil d'un monde!



PEINES D'AMOUR

SONT ENCORE DES JOIES

VOYEZ-VOUS bien, les jeunes amoureux,
Tous les bonheurs se font avec des peines.
Amour surtout ne rend son homme heureux
Qu'au prix de maux, de douleurs par centaines.
Peines d'amour sont en nombre, et certaines :
Attendez-vous à souffrir nuit et jour !
Vous qui suivez les sentiers de l'amour,
Vous connaîtrez de douloureuses voies...
Mais, sauf mourir, tout départ dit retour :
Peines d'amour sont encore des joies !

Les longs refus, attisant le désir,
Nous font chagrin!... On désespère et pleure !
Mais bien mieux vaut ne pas trop tôt saisir
Ce qu'on voudrait pourtant avoir sur l'heure :
Dans le désir, illusion demeure !
Possession, c'est regret, bien souvent !

Tu mangeras le beau fruit, mais avant,
N'est-il pas bon, gourmand, que tu le voies?...
Qui sait souffrir est bien le seul savant :
Peines d'amour sont encore des joies !

Vous seuls direz comme un sourire est doux,
Amants brouillés vous repoussant l'un l'autre !
Tout le passé charmant repasse en vous,
Et vous songez : quel bonheur est le nôtre !
Chacun de vous, qui fait le bon apôtre,
Refuserait la place du bon Dieu !...
Sous le vautour Amour, au bec de feu,
Les cœurs saignants jouissent d'être en proies...
Et c'est trop peu de ne l'être qu'un peu...
Peines d'amour sont encore des joies !

ENVOI

Prince, — tyran fatal et ténébreux, —
Déchire, Amour, mon cœur trop amoureux...
Ce cœur charmé, pendant que tu le broies,
Chante en pleurant la plainte des heureux :
Peines d'amour sont encore des joies !



RÉPONSE A LA QUESTION

SUIS-JE trompeur? peut-être;
Inconstant? il se peut:
J'aime assez le paraître
Un peu.

C'est un grand avantage,
Et pour plus d'une fin,
Que d'avoir l'air volage,
Et fin.

Car plus d'une, sous cape,
Fuyant à petits pas,
Vous dit : « Tu ne m'attrappe-
-Ras pas!

Elle attaque; on réplique;
« Mais si! — Mais non! — Parbleu!»
Et gare à qui se pique
Au jeu!

L'autre, avec véhémence,
Vous hait, l'avoue un jour...
Ainsi souvent commence
L'amour.

La plus belle, plus fière :
— « Je veux (j'ai commencé)
Le tenir, la première,
Fixé! »

Et la féline race,
Aux yeux méchants et doux,
Fait ondoyer sa grâce
Pour nous!

Regards, sourires, poses,
Sans en avoir trop l'air,
On respire ces roses
De chair.

— « Ah! croire est difficile,
Croyez-moi! » — Je vous crois!
Vous êtes déjà mille
Et trois!

Certains hommes, coquettes,
Font aussi, les moqueurs,
Voler sur des raquettes
Les cœurs!

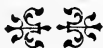
Un trompeur toujours venge
Lui-même ou ses amis...
Ah! je vous trompe? — Échange
 Permis!

Ou, que sait-on? Je cache
Un espoir, le meilleur,
Sous ce pli de moustache
 Raillleur.

Peut-être ai-je un mystère
Sous mes paravents d'or!
Un amour qu'il faut taire
 Encor,

Et l'ironie est toute
Pour mieux faire ignorer
L'amour vrai que j'écoute
 Pleurer!

... A moins que ce mot même
Soit là pour faire bien,
Pour rire!... ou pour qu'on m'aime!...
 Pour rien!



LES BILLETS DOUX

QU'IMPORTE à mon cœur fidèle,
Un vain signe qui périt?
Ce que je sais garder d'elle
Ne se dit ni ne s'écrit...

Que les lettres parfumées,
Que les billets émouvants
De toutes les bien-aimées
S'en aillent à tous les vents?

Bien imprudent qui les garde !
Vite au feu, si c'est l'hiver !
(L'écriture est trop bavarde)
Au vent, si c'est en plein air !

Consumés, une âme brûle
Dans leur forme, entière encor ;
Une étincelle y circule,
Astre de feu, lampe d'or,

Et ravive chaque lettre,
Et l'amant, rêveur, croit voir
Le signal, — à la fenêtre
Qui s'ouvrait pour lui, le soir.

Déchirés, — le vent disperse
Les mille petits morceaux,
Dans le soleil, sous l'averse,
Sur les fleurs et sur les eaux.

Chaque morceau qui s'envole
N'emporte qu'un demi-mot,
Parfois toute une parole;
L'un tombe et l'autre va haut.

Quelquefois en plein espace
Tous volent en tourbillons :
Un papillon blanc qui passe
Les prend pour des papillons.

J'en ai jeté dans les haies,
Sur l'églantier frémissant
Dont les fruits semblent des plaies
Dans les épines en sang !

J'en ai jeté dans la Seine
En passant le pont des Arts;
Ils y tombaient par douzaine
Suivis de bien des regards ;

Étudiant, jeune fille,
Admiraient, d'un air joyeux,
Comme un secret s'éparpille,
Sous le regard de tant d'yeux !

Sur le pont des grands navires
J'en ai lancé dans la mer
Aux innombrables sourires
Nés des caprices de l'air...

Mais j'aurais dû prendre garde !
Il s'en échappe toujours :
Quelqu'un toujours nous regarde
Pour deviner nos amours,

Et l'autre matin encore,
En visitant le doux nid,
Où les œufs sont près d'éclorre,
D'un rossignol mon ami,

J'ai trouvé, dans le nid même,
Un brin de papier subtil,
Et ce mot lisible : ... *t'aime*,
Mêlés à des brins de fil !



LA FOSSETTE

QUAND tu souris, mon amoureuse,
Une fossette, là, tout près
Du coin de ta bouche, — se creuse,
Et je te fais sourire exprès.

Plus creuse est la feuille de rose
Que, sur la joue aux tons pâlis,
La fossette où mon cœur se pose
Comme une abeille dans un lys.

Mon désir sans cesse y voltige,
Car, — plus loin que nous ne voyons, —
Mon esprit y suit le prodige
D'une fleur d'ombre et de rayons!

Qui naît, — grâce toute puissante, —
D'un frisson, d'un mot dit tout bas!
Et que l'on sait là, même absente,
Et qui, même en étant, n'est pas!

O charme indicible de vivre !
Qu'est-ce donc que ce pli de chair,
Fine coupe où l'amour s'enivre,
Exquis néant qui m'est si cher !

Je puis, durant de longues heures,
La contempler sans me lasser ;
Et mes voluptés les meilleures,
C'est de mettre là mon baiser.

Ce pli suave, à ton sourire
Donne je ne sais quoi d'enfant...
Qui le peindrait ? Comment le dire ?
L'art est vaincu ; Dieu, triomphant !

Grandes puissances de la vie,
Dites-moi, comment faites-vous,
Pour y prendre une âme ravie,
Un piège si faible et si doux !

Vous qui travaillez sous des voiles,
Qui faites, dans les firmaments,
Des chemins tout sablés d'étoiles
Pour le rêve ailé des amants,

Oh ! comment mettez-vous encore
Tout l'amour, tout, sans l'épuiser,
Dans cette fleur que fait éclore
Un sourire sous un baiser !



A LA MÊME

QUAND tu souris, près du coin de ta bouche,
Une fossette, — autre sourire, — naît...
Souriez donc, ô petite farouche!
... Voici la fleur que ma lèvre connaît.

Voici la fleur de chair, ombre et lumière,
Qu'un mot ranime et qu'un mot fait mourir!...
J'aime baiser la place coutumière
Où je sais bien qu'elle va se rouvrir.

Or, ce matin, — vois quel est mon caprice! —
Je veux l'emplir de baisers jusqu'au bord,
Comme s'emplit de rosée un calice...
Donne ta joue où ce mystère dort.

Mais les baisers sont d'essence subtile,
Toujours naissants et jamais épuisés :
Un n'y tient pas plus de place que mille...
Toute fossette est un gouffre à baisers!

Et qui voudrait la combler « à rasette, »
Devrait d'abord vivre éternellement...
Nous essaïrons... Tu vois donc bien, fossette,
Que j'ai juré de mourir en t'aimant.



JAMAIS PLUS

C’E recoin d’ombre, au lit obscur de la rivière,
Nous y sommes venus tous les deux, elle et moi.
Nous étions là, perdus, si loin de la lumière,
Qu’elle me dit: « Partons!... » Je répondais: « Pourquoi? »

Des ronces sur nos fronts s’entrelaçaient en voûte:
Doux coin d’ombre, où l’amour ose seul pénétrer!...
Hier, ma bien-aimée en a repris la route
Bien qu’elle sût ne pas devoir m’y rencontrer.

Des amoureux, tout peut surprendre, et rien n’étonne!
L’amour, qui rend si bête, est un esprit subtil.
Seule, elle a voulu voir, bien que ce fût l’automne,
Le nid des rendez-vous et les sentiers d’avril!

Et, bien qu’un vent d’orage attristât la nature,
Chassant de tous côtés la feuille en tourbillons,
Ma rêveuse a posé les fleurs de sa ceinture
A la place chérie où nous nous asseyions.

Et quand elle m'eut dit ces étranges pensées,
Vite, moi, j'ai couru pour voir les fleurs d'amour :
Sachant bien que le vent les avait dispersées!...
Que rien n'est jamais plus de ce qui fut un jour!



LE CHER PARFUM

TA joue est un fruit velouté,
Ta lèvre une ferme cerise ;
Ton souffle, un soupir de la brise
Où se joue un parfum d'été.

Comme elle sent bon, ta chair nue !
Tes cheveux, d'eux-mêmes lustrés,
Ont l'odeur d'une herbe des prés,
Pénétrante et fine, — inconnue.

Tout sent bon en toi ; tout autour
De ton corps pur, ma bien-aimée,
Languit une odeur innommée,
Où flotte pour moi tout l'amour.

De tous les parfums qu'on connaisse,
Aucun par moi n'est mieux perçu,
Que celui-là, qu'à ton insu
Dégage ta pure jeunesse.

Loin de toi, dans mon cœur aimant,
Parfois il s'élève en bouffée...
Ma vie en est comme étouffée,
Et j'en meurs... mais si doucement !

Cette odeur, je t'aspire en elle ;
Ce parfum, pouvoir enchanté,
C'est tout l'esprit de ta beauté,
C'est ton âme matérielle...

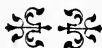
Quand il n'est pas là, je me meurs ;
Sa présence oppresse et m'étouffe...
Ton souvenir est une touffe
D'invisibles lilas en fleurs.

Je les sens ; leur âme odorante
Autour de moi vient voltiger,
Et mêle son adieu léger
A mon âme en elle expirante.

Quand elle passe, je te vois ;
Cette odeur suave, oh ! si bonne !
M'apporte toute ta personne,
Tout ton être et jusqu'à ta voix !

Es-tu là ? Cette odeur s'ajoute
Au charme dont je souffre, heureux ;
Trop subtile, — oh ! les amoureux ! —
Pour que je puisse t'avoir toute !

... Oui, comment toute te saisir?
Même près de toi, mon aimée,
Je sens cette absence embaumée
Dont se meurt l'immortel désir!





N^E te plains pas du temps qui passe et nous dévore ;
Dans le compte mieux fait de tes jours révolus,
Un souvenir de joie est une joie encore :
Celui des maux passés est un bonheur de plus.



LE LIT DU TORRENT

TOUT l'hiver, le torrent coula,
Et la belle s'asseyait là,
Toute pensive,
Car plus haut, assez loin d'ici,
Son amoureux rêvait aussi
Sur l'autre rive.

Et l'amoureux songeait : cette eau
Court très vite, et verra bientôt
Celle que j'aime...
Eau chanteuse, couleur du temps,
Porte-lui mes baisers, chantants
Comme toi-même !

Porte-lui la chanson d'amour
Que mon cœur redit nuit et jour
 A sa jeunesse,
Et fais que son cœur attentif,
Dans ton bruit joyeux et plaintif,
 Me reconnaisse !

Et la belle reconnaissait,
Dans le chant de l'eau qui passait,
 L'amour sauvage...
Elle y répondait de la voix,
Et penchait sur lui quelquefois
 Son frais visage.

L'été sécha le lit pierreux
Qui devint pour notre amoureux
 La route obscure,...
Bien cachée à tous les regards,
Entre les bords, de toutes parts
 Pleins de verdure...

Tout l'hiver, le torrent coula ;
Mais, l'été, je venais par là
 Voir ma maîtresse ;
Je suivais les pentes de l'eau,
Le cœur chantant, comme un ruisseau
 Chante et se presse !

Et sur le bord du chemin creux,
La belle attendait l'amoureux
 Toute pensive...
Et mon cœur s'en venait chantant
Plein de rêves bleus, et content
 Comme une eau vive!

C'est fini, le temps des amours!
C'est l'hiver; mais, chantant toujours,
 Le torrent passe...
D'autres regardent, en aimant,
L'eau chanteuse, — éternellement
 Couleur d'espace!



ELLE RIAIT

ELLE riait, penchée à la portière ;
Je répétais un salut de la main,
Quand mon cheval mit ses pieds de derrière
Dans le fossé qui borde le chemin.

Ah ! le joli petit cri d'hirondelle
Qu'elle poussa, pâle un peu de frayeur...
D'un bond joyeux je me rapprochai d'elle,
Et mon cheval prit un air batailleur !

Qui donc a dit que le cheval est bête ?
Dieu ! que d'esprit eut le mien ce jour-là !
Après sa faute, il releva la tête,
Et je lui dis : « Parbleu, relève-la !

« Soyons joyeux et fiers, mon bel arabe !
Dans un seul cri, j'ai senti tout son cœur,
Et tout l'amour en moins d'une syllabe !
Sois fier de moi, tu portes un vainqueur ! »

Devant témoins, comment dire un mot tendre ?
Moi qui craignais d'être aimé déjà moins,
Dans ce doux cri d'effroi, je viens d'entendre
Ce qu'on taisait par crainte des témoins !

Un cri jaillit, sincère, involontaire...
Il livre un cœur hardiment, follement !
Un mot se garde, un cri ne peut se taire ;
Un cri dit vrai, toute parole ment.

Quelqu'un lui dit, riant : « Oh ! la peureuse ! »
Moi seul, tout bas, je la comprenais bien,
Et seul j'ai su quelle crainte amoureuse
Troublait son cœur en rassurant le mien !

J'ai caressé mon arabe fidèle :
Il a compris ma joie, et, tout le jour,
Comme j'étais paisible et content d'elle,
Il a connu la bonté de l'amour.



UN BOUQUET A CHLORIS

TANT a couru, malgré fatigue et plainte,
Mon bon cheval au service d'amour,
Qu'il est poussif! et que sa vie atteinte
En est, hélas! presque à son dernier jour.

Je ne dis pas que mon cœur ne le plaigne,
Mais j'ai peiné comme lui, plus que lui;
Comme son flanc, moi j'ai l'âme qui saigne!
Il meurt! Et moi je survis pour l'ennui.

Il a couru, cravaché de colère,
Eperonné de jalouse fureur,
Parce que vous, à qui je rêvais plaire,
Ne nous donniez sourire ni faveur.

Et maintenant, que faire de la bête?
Je ne suis riche à la pouvoir nourrir;
Sans être gueux, je ne suis qu'un poète;
Il faut qu'ailleurs il achève mourir!

Le cœur me faille, et pourtant je commande
Qu'il soit vendu, pourvu qu'il reste au loin,
Ne voulant pas, dans ma misère grande,
D'un tel passé voir le triste témoin...

Il est vendu! mais il sied, comme on pense,
Que ce ne soit pour de vilain argent...
Pauvre cheval! voilà ta récompense
D'avoir servi l'amour tant exigeant!

... Chloris, voici roses rouges décloses,
Bouquet d'hiver, chèrement acheté!
Où vous pourrez connaître, au teint des roses,
Le prix fatal, de pourpre ensanglanté!



LE LILAS BLANC

LES arbres du bois se plaignaient entr'eux.
L Du verglas partout. C'était en décembre.
Mais un feu de joie éclairait la chambre,
Et c'était printemps pour les amoureux.

En venant ici, la belle était triste,
Car ses pieds mignons battaient le verglas;
Mais j'étais allé chez un bon fleuriste,
Qui m'avait vendu ce brin de lilas.

« Ce brin de lilas, mignonne, disais-je,
Au parfum puissant quoique si subtil,
Feuillage vert-pâle et thyrses de neige,
Suffit à changer décembre en avril. »

Elle répondait : « Cette odeur suave,
En tout temps, partout, je l'ai dans mon cœur,
Et moi, me sentant beaucoup trop esclave,
Je la regardais de mon air vainqueur !

Elle respirait la légère branche.
Sa bouche, au milieu, s'épanouissant,
Riait au travers de la touffe blanche,
Parfum de lilas et rose de sang!

Alors, attiré par cette fleur double,
Je sentis mon souffle errer vers le sien,
Et tout le printemps passa, comme un trouble,
Dans mon cœur, oui tout : le futur, l'ancien!

O lèvres! ô fleurs ensemble baisées!...
Et ces pâles fleurs, expirant tout bas,
Entre deux soupirs de joie écrasées,
Rendaient à l'amour l'âme des lilas.

Et là, je sentis, dans l'odeur féconde,
Que l'heure n'est rien, que le temps est un,
Qu'on l'a tout entier dans une seconde,
Et tous les lilas dans un seul parfum!



LES ÉTOILES FILANTES

Vous me demandez ce que j'ai?
Je vous semble donc bien changé
Depuis cette nuit d'août où nous nous rencontrâmes?
Nous nous voyions alors pour la première fois,
Près de la mer aux grandes voix,
Sous un ciel plein de feux qui nous semblaient des âmes.

Comme elles brillaient vivement,
Les étoiles, au firmament,
Dans cet azur de nuit pâle comme un visage!
Je me souviens, — souvenez-vous, —
Que le vent du soir était doux,
Comme un aveu d'amour qu'on devine au passage.

Quelquefois, sans nous dire un mot,
Nous regardions tous deux là-haut
Le sillage de feu d'une étoile filante...
Avant qu'il soit éteint, si l'on prononce un vœu,
Ce vœu-là, dans l'année, est exaucé par Dieu...
Mais l'étoile va vite, et la parole est lente.

Si prompt qu'il paraissait moqueur,
Ah! comme on le suivait du cœur,
Le feu fuyant de ces étoiles!
« Vite, vite! » Trop tard : astre éteint, fol espoir!...
La Nuit tend, pour les recevoir,
Les plis profonds de ses longs voiles.

« Où vont-ils, ces feux? disions-nous.
La nuit ne les reprend pas tous :
Celle-ci, — voyez donc, — arrive jusqu'à terre...
Celle-ci dans la mer... Et cette autre?... — Ah! j'ai peur
Qu'il en tombe aussi dans mon cœur!...
Et serait-ce un plus grand mystère? »

De ces astres des nuits d'été,
Je crois bien qu'il m'en est resté
Une étincelle au cœur, qui devient une flamme...
Est-ce un désir? est-ce un regret?
— Qui pourrait l'éteindre rendrait
La joie à mon regard et la paix à mon âme!

UNE INQUIËTUDE

R IEN n'est si doux qu'aimer tout bas, obscurément,
De sentir qu'on est seuls, vraiment seuls, en s'aimant,
Et que nul ne saura le secret qu'on sait taire.
Le plus doux de l'amour, on le fait de mystère,
Et c'est pourquoi tous les amants, les fiancés,
Et les nouveaux époux, l'un à l'autre enlacés,
Vont cherchant les taillis où l'ombre qui les voile
Laisse à peine passer le regard d'une étoile.

Aussi, c'est convenu : dans nos billets d'amour,
Qu'un hasard redouté pourrait livrer au jour,
Jamais un seul des mots charmants qu'Amour inspire.
Nos billets ne diront que ce qu'il faut se dire,
Pour que le rendez-vous fixé soit bien compris...
Mais à cette froideur, moi, je suis toujours pris,
Et quoique le papier parfumé que je froisse
Disé : « *A ce soir!* » toujours plein d'une étrange angoisse,
Je répons à ces mots trop brefs, cent fois relus :
« Pourquoi dire : « *A ce soir!* » quand vous ne m'aimez plus! »

TES YEUX

DONNE tes yeux, pour que je plonge
Toute mon âme, avec mes yeux,
Dans ce réel qui semble un songe :
Dans l'inconnu prodigieux !

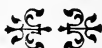
Sous de l'eau, c'est la flamme errante,
Fraîcheur où le feu se confond,
Et c'est la vitre transparente
Qui laisse voir ton cœur au fond.

Oh! durant des heures entières,
Je pourrais regarder ainsi
Ma joie, éclatant en lumières,
Mourir, d'un regard obscurci.

Quand ils m'aiment, je sens mon être
Attiré par eux doucement;
Il entre en eux, je te pénètre,
Et c'est un échange d'aimant.

Fâchés, on y sent quelque chose
De froid, de dur et de fermé,
Comme un refus de porte close,
Un abandon inanimé !

Terrible, ce regard suprême,
Où l'amour, malgré son effort,
Sent l'amour, la vie elle-même !
Regarder du fond de la mort.



LE MIRACLE

T'AVOIR à moi me semble un rêve,
Car c'est l'infini possédé;
Et vers toi mon regard se lève,
Et mon cœur est tout débordé.

Quoi! j'ai ce monde : un cœur de femme!
Quel prodige! — Comment, pourquoi,
Ce corps, dont s'enchanté mon âme,
Est-il à moi, n'étant pas moi?

Quoi! mon sourire sur sa bouche
Fait naître un sourire! Comment
Suis-je ému de ce qui la touche?
Et j'aime avec étonnement.

Et pendant des heures entières
Je plonge un regard éperdu
Dans son regard plein de lumières,
Tout son être au mien confondu.

Chaque détail de sa personne
Me charme, m'attire à son tour ;
Chacun d'eux à son tour m'étonne
Et m'enchante, et voilà l'amour.

Et ma vue est sans fin ravie
Par ce corps, cette âme, ces yeux,
Par ce miracle de la vie,
Que pour moi seul ont fait les dieux !

Et, charmé, je peux, sans rien dire,
Les yeux sur ses yeux, tout un jour,
Prolonger, — parce que j'admire, —
Dans l'orgueil, l'extase d'amour !



L'EXTASE

POURVU que ta bouche sourie,
Que ton regard me soit clément,
L'âme pleine et comme attendrie,
Je puis rester là, longuement.

A genoux devant toi, ma tête
Et mes deux bras sur tes genoux,
Dans la solitude parfaite
Que la nuit met autour de nous.

Les yeux clos, je sens ton sourire;
Je sens sur moi tes yeux posés,
Comme un charme impossible à dire,
Fait d'inexprimables baisers.

Autour de toi flotte ma vie;
Et, tranquille, heureux sans émoi,
Je suis dans l'extase assouvie
D'être comme entouré de toi.

C'est une mort douce où se plonge
L'âme, malgré l'être charnel,
Au fond du réel et du songe,
Dans quelque chose d'éternel.



LES CHEVEUX

J'É ne sais pas pourquoi, dans tes cheveux que j'aime,
Réseau de fils dorés, piège où mon cœur s'est pris,
Quelque chose m'émeut de « moins toi » que toi-même,
Et m'attriste quand tu souris.

Ils sont « moins toi » que tout le reste de ton être ;
J'ai beau les faire épars, les enrouler encor,
Si leur racine vibre, on n'en voit rien paraître
Dans les reflets de leur flot d'or.

Et j'ai parfois souffert de cette idée étrange
Qu'ils peuvent, à ton gré, coupés, mystérieux,
Rester blonds, tout pareils, tandis qu'en nous tout change,
Et charmer plus tard d'autres yeux.

Quoi! sur ton jeune front si j'en coupe une tresse,
Elle peut, après toi, vivre indéfiniment!
Quelque chose de toi, plus fort que ta jeunesse,
Peut toujours trahir ton amant!

LA BROUILLE

EXQUIS dans l'âpreté, ce jeu, ce jeu sauvage,
De te déplaire un peu, pour voir !...
Assez pour voir l'orgueil enflammer ton visage,
Et foncer d'ombre ton œil noir !

Juste assez pour trembler qu'en ta colère grande,
Tu ne m'éloignes à toujours,
Pas assez pour douter qu'un seul mot ne me rende
Le paradis de nos amours !

Je dis parfois exprès la parole qui blesse :
Ta jalousie ou ton dédain
Jaillissent !... J'en suis fier, — cruel pour ta faiblesse,
Dont j'attends un pardon soudain.

Si j'ai pu t'indigner, je me plais à l'estime
Que j'ai pour ta vive fierté ;
Jalouse, dans tes yeux méchants, d'un noir abîme,
J'admire l'amour irrité !

Je me plais à l'effroi, car tout péril attire,
D'avoir été trop loin... J'ai peur!
Si tu disais: « Je suis lasse d'un tel martyr! »
Et si tu trompais le trompeur!

Si, lasse de m'aimer, tu choisissais bien vite
Ce bon prétexte, que j'ai fait!...
Alors, j'explique... Mais — froid — ton regard m'évite!...
Je te crois perdue en effet!

Et la brouille est venue avec toutes ses rages,
Ses terreurs, ses aggravements...
Oh! les ciels bleus d'hier, du fond de ces orages,
Comme ils apparaissent charmants!

La brouille sérieuse à présent nous sépare;
C'est fini. — « C'est fini, mon Dieu! »
Et c'est moi maintenant qu'une rancune égare:
« Adieu, ma chère. » — « Eh bien, adieu! »

Oh! le vide entrevu, d'une absence éternelle!
— « Non, je ne peux pas! » — « Moi, je veux! »
... Je ne soupçonnais pas tant d'énergie en elle...
Et quels regards!... Et quels cheveux!

On s'approche. — Tremblant sous la main qui s'y pose,
Son bras se révolte et dit non!
Puis dans les cheveux fous, près de l'oreille rose,
On murmure son plus doux nom...

Elle est comme elle fut, insensible, cruelle,
Avant notre premier baiser...
Ainsi l'amour sans fin, qu'achève une querelle,
Pour renaitre aime à s'épuiser!

Enfin!... le bon sourire, — épié, — sur la bouche
Revient, rapportant tout l'amour...
Il se laisse effleurer par la lèvre... il la touche...
Et le bonheur est de retour!



TOUS LES BIEN-AIMÉS SONT DES ROIS

C'EST pas un vain mot de dire :
« Tous les bien-aimés sont des rois. »
Nul roi ne peut voir ton sourire
Plus charmant que je ne le vois.

Nul ne peut voir, des rois du monde,
Eût-il un pouvoir fabuleux,
Ta chevelure d'or plus blonde,
Mignonne, et tes yeux bleus plus bleus.

Aucun des puissants de la terre
N'a d'amour plus doux que l'amour...
Un pauvre en a tout le mystère :
L'éternité dans un seul jour.

Je suis le roi d'un doux royaume :
J'ai pour sujets un cœur, des yeux,
Des lèvres dont le souffle embaume,
Tout un monde mystérieux.

J'ai sous le soleil, corps et âme,
Du réel, du rêve enchanté,
Et tout homme élu d'une femme
A l'orgueil d'une royauté.



L'ILE FLOTTANTE

J'AI rêvé quelquefois vivre avec l'être cher
Aimé d'une âme libre à la fois et constante,
Dans un puissant vaisseau, tel qu'une île flottante,
Exilé, perdu, seul, sur la sauvage mer.

Sans compter les moments, sans voir que l'heure passe,
Sans même souhaiter les ailes des oiseaux,
Loin de terre, tout seuls sur le désert des eaux,
Loin des hommes, tout seuls sous le dais de l'espace.

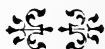
A l'aurore, on dirait: « Salut, douceur du jour! »
« Salut, douceur des nuits! » dirait-on aux étoiles.
Le vaisseau chanterait avec toutes ses voiles,
Et le cœur du poète avec tout son amour.

Et le couple enivré n'aurait pas d'autre histoire
Que de vivre pour l'art, la joie et la beauté;
Le sillage suivrait le navire enchanté,
Comme un chemin chantant de lumière et de gloire.

Lorsque la charmeresse enlacerait l'aimé,
Sous les cieux drapés d'ombre ou ruisselants de flammes,
La mer assouplirait son échine et ses lames
Et lècherait leurs pieds comme un monstre charmé.

Ce ne serait qu'un jour, qu'importe! ou rien qu'une heure!
Tout l'infini du temps tient dans l'instant d'amour;
On connut l'immortel n'ayant aimé qu'un jour,
Et lorsqu'on l'eut en soi, qu'importe que l'on meure!

Or le navire, un soir, sous le fouet des éclairs,
S'abîmerait joyeux en retouchant la terre!
Et le vent redirait à la nuit solitaire
Quel mystère d'amour berce le lit des mers.



RETOUR

CHANTE mon cœur! la revoilà,
La terre bien aimée!
La douleur qui nous exila,
N'est-elle pas calmée?

Voici le bois que nous aimons,
Les genêts, la lavande...
Et la mer au pied des grands monts,
Comme elle est bleue et grande!

Chante, mon cœur, le revoici,
L'été, faiseur de roses!
Les blés, l'azur, l'amour aussi,
Dieu! que de belles choses!

Chante, mon cœur, car le retour
Est doux comme un présage;
Il dit: « Tout renaît par l'amour,
Et l'amour n'a point d'âge. »

On n'a jamais assez aimé,
C'est la souffrance douce;
Toujours, comme l'herbe de mai,
L'herbe d'amour repousse.

Il revient, le mousse parti,
Qui regretta la France!
Elle revient au cœur meurtri,
La timide espérance.

Il peut aussi nous revenir,
L'amour de l'autre année;
La mer n'est pas près de finir
Sa chanson alternée.

Et quand on ne t'aimerait pas,
N'aimes-tu pas toi-même?
Ouvre en vain ton cœur et tes bras :
L'important, c'est qu'on aime.

Chante, mon cœur! la revoici,
La saison parfumée,
La patrie et l'amour aussi,
La douleur bien aimée!



LAISSE LA VIE A FLOTS...

LAISSE la vie à flots entrer dans ta poitrine!
Chante avec tes soupirs, tes larmes et tes cris!
Ce n'est que par l'amour que la Muse est divine:
Aime et souffre en chantant! La gloire est à ce prix.

Quand tu parles, sens-tu que la parole est vaine?
Rien n'exprime la vie assez, — le sens-tu bien?
S'il n'est pas un écho du sang qui bat ta veine,
O poète! sais-tu que ton rythme n'est rien?

L'art est « une étincelle au feu du ciel ravie, »
Mais ce feu, dans l'azur, ah! comme il est plus beau!
A côté des ardeurs, des formes de la vie,
Le chef-d'œuvre immortel n'est qu'un noble tombeau!

Sais-tu des mots, des sons, des couleurs ou des marbres
Qui vaillent un sourire, un regard, des cheveux?
Qui racontent la nuit? le murmure des arbres?
Le baiser, les frissons, les regrets et les vœux?

Oui, chante... pour fixer le souvenir d'un rêve,
Pour revoir ta jeunesse en un songe léger!
Mais si dans les cieux d'or la gloire un jour t'enlève,
Et que l'amour t'appelle à lui, — tu peux changer!

Car la gloire n'est rien, qu'une amorce sublime
Pour attirer les cœurs, les compter et choisir!
A quoi sert le génie? A mieux sonder l'abîme!
Et l'art? A pleurer mieux de l'éternel désir!

Les dieux seuls sont des dieux! Malheur à qui l'oublie!
La rose au doux parfum rit du fronton sculpté,
Car rose elle renaît quand l'amour l'a pâlie,
Et Phidias est mort, dans l'immortalité!

Va, pour être un artiste, aime, mieux que l'art même,
La vie au sein fécond, les lèvres et les yeux!
Chante pour faire vivre! On vit lorsque l'on aime...
C'est par là seulement qu'on approche des dieux!



L'ADIEU

A DIEU. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même,
Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui :
Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime,
Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage ;
Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas ?
On m'a dit : « Vous restez tout seul, ayez courage ! »
Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas.

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie ?
Quel devoir me retient ? Qu'ai-je à faire et pourquoi ?
N'as-tu pas emporté la raison de ma vie,
Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit, ce mot profond, si triste,
Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux,
Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste,
Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille,
Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant,
On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille!
On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit: « Téméraires, tout passe! »
Nous n'avions entre nous que notre volonté;
Puisque nous y mettons le temps avec l'espace,
Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité!

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime;
Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu,
Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime,
Avec un être aimé s'en va dans un adieu!



LOIN DES YEUX

IL n'est au monde, il n'est qu'une double puissance :
C'est le désir et le regret.
Loin des yeux, loin du cœur? Non, non; c'est dans l'absence
Que le meilleur d'elle apparaît.

On sent mieux ce qu'on perd. Cette mort éphémère,
L'absence, fait vivre l'amour.
Un désir le fait naître, et l'absence est la mère
Des féconds désirs de retour!

Certes, les amours vains, sans force ou sans tendresse,
Pour une absence périront;
L'amant vrai, juste à l'heure où la présence cesse,
Voit mieux l'amante sous son front.

Le regret, ce désir d'une chose connue,
Rend le bien perdu plus présent!
L'importance et l'ennui du détail diminue;
Le meilleur va se précisant.

L'amour trop exigeant, l'absence le désarme:
Un geste, un rien, semblait banal...
L'absence rend, à la lointaine, tout le charme
De l'insaisissable idéal!

Tant qu'on a pu la voir tous les jours, à toute heure,
Cette faveur parut un droit...
Et maintenant, mon Dieu! se peut-il pas qu'on meure?...
Quoi! sans la revoir!... Et l'on voit!

Oh! si belle toujours!... et parfois si jolie!
Hier, je lisais dans ses yeux...
Aujourd'hui, si quelqu'autre... ah! l'ingrate m'oublie!
Pourquoi non? — Et le cœur voit mieux.

Et dans l'obscurité de l'absence profonde,
L'image lointaine apparaît,
Entière, lumineuse à force d'être blonde,
Aux yeux créateurs du regret!



A UN MYOSOTIS

SOUVIENS-TOI, dit la fleurette
Qu'une âme envoie au poète...
Oui, chère petite fleur,
Pour mon malheur,

Je me souviendrai, fleur pâle
D'où nul parfum ne s'exhale,
Bleue et pâle, et chère fleur,
Joie et douleur.

Mignonette, qui t'envoie ?
C'est la grâce, c'est la joie ;
Qui te reçoit, triste fleur ?
Un triste cœur.

Et que voudrais-tu me dire,
Pâle, mais prête à sourire ?
Tu murmures : « Souviens-toi. »
— « Oui, mais de quoi ? »

Que son cœur est bon et tendre ;
Que je pourrais y prétendre,
Et qu'elle est exquise à voir
Comme l'espoir?

Voilà ce que tu veux dire,
Mais je ne puis te sourire,
O pâle fleur, triste et doux
Souvenez-vous.

Car tu me dis autre chose,
Fleur bleuisante, un peu rose,
Chère fleur du souvenir
Qui fait souffrir.

O fleur, malgré toi cruelle,
Tu fais que je me rappelle
Quelle main m'a, sans retour,
Fermé l'amour !

O fleur qu'une âme m'envoie,
Comme un souvenir de joie,
Tu réveilles, sans savoir,
Un désespoir.

Tu fais que je me rappelle!...
Orne pourtant, fleur cruelle,
Ces vers qui me seront chers
Entre mes vers.

E N T E R R É

QUI donc enterrez-vous là ?
Dis-je aux porteurs de la civière...
Devant le mort qu'on dévoila
Je fis un pas en arrière...

Ce mort, je le reconnais!
Serait-ce donc que je suis ivre ?
Ce mort, c'est bien moi, traits pour traits,
Et pourtant je croyais vivre.

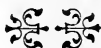
— « Eh ! je suis vivant, vivant ! »
Je suis éveillé, je me tâte ;
Les quatre hommes, là-bas, devant,
Cheminent en grande hâte.

— « Holà, croque-mort, l'ami,
Est-ce bien moi que l'on enlève ?
Est-ce mon reflet endormi
Que vous emportez en rêve ?

« Voilà mes noirs, noirs cheveux,
Ma petite moustache brune ;
Sur cette civière je veux
Plaire ce soir à quelqu'une !

Les croque-morts ont bien ri ;
Ils ont ri tous les quatre ensemble ;
Et l'un d'eux m'a jeté ce cri :
« Il croit donc qu'il se ressemble ! »

Alors, mes yeux se troublant,
Dans l'obscur miroir d'une eau morte,
Je me vis couché, vieux, tout blanc...
Tiens ! c'est bien moi qu'on emporte !



J'AVAIS MIS MON CŒUR...

J'AVAIS mis mon cœur au cœur d'une rose...
Un charme fatal est dans la beauté;
Je pleure en chantant : l'amour en est cause.
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :
Vint un oiseau-mouche : il l'a becqueté,

J'avais mis mon cœur dans une pervenche : ...
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur !
Noir est le sorcier; la magie est blanche...
J'avais mis mon cœur dans une pervenche :
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
L'amour est un rude et malin garçon,
Un dur moissonneur bronzé par le hâle...
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes...
L'amour vendangeur, qui chante en dansant,
Le vigneron ivre aux gâités malignes,
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),
A foulé mon cœur, piétiné mon sang!

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...
Le garderas-tu? moi, je te le donne!
Tiens, j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.



VISION

TOUTES, versant des pleurs ou chantant vos chansons,
Vierges, où fuyez-vous?— « Tu vieillis, nous passons!... »
— Une seule a pitié dans la troupe céleste :
L'Amitié reste.



A LA FEMME

C'EST avec un seul nom, le même,
Qu'on nomme les divers amours, ô mon amour!
Pour une heure l'on dit : « je t'aime, »
Ce grand mot de l'amour suprême,
Qui prend toute la vie, — et la vie est un jour!

Si tu n'as pas un cœur, une âme,
Je puis pourtant t'aimer encor;
N'avoir pas de tendresse et n'être pas infâme,
En aimant l'éternelle femme,
Dans tes regards d'azur et dans tes cheveux d'or.

Ne t'enorgueillis pas de l'éclatant hommage
Que nous mettons à tes genoux;
Ce qu'on cherche sur ton visage,
C'est la beauté sans cœur, sans âge,
C'est elle et non pas toi qui triomphe de nous!

Dans l'azur de tes yeux, c'est l'azur qu'on adore,
Le même qui rit dans le ciel ;
Dans ces yeux profonds, c'est encore
La vague vision de tout ce qu'on ignore,
Le beau rêvé qui sort du beau matériel !

Tes yeux bleus, c'est du bleu, mignonne ;
Tes cheveux blonds, du blond doré ;
Et le baiser que je te donne
Cherche l'éternel Beau dans toute ta personne...
C'est pour lui que par toi demain je souffrirai.

Et toi, — qui sais fort bien ces choses, —
Coquette ! tu nous fais souffrir en souriant !...
Oui, tu ris des maux que tu causes,
Sachant que sur ta lèvre on admire les roses,
Et dans tes yeux l'azur lointain de l'Orient !

Blonde cueilleuse de la pomme,
Eternel féminin, comme Goethe te nomme,
Si tu veux fixer plus d'un jour
Un cœur d'homme, — fais-toi toi-même une âme d'homme :
La virile amitié fait seule un long amour !

Tant qu'un amant n'a pas parlé de sa tendresse,
Ce n'est pas à toi qu'il s'adresse ;
Demi-grave, demi-moqueur,
Mignonne, en ta jeunesse il aime la jeunesse !
Prends garde : tu n'as pas son cœur !

Oui, prends garde : il aime dans toutes
Cet attrait éternel d'un charme passager...
Interroge-le, si tu doutes...
Évite plutôt d'y songer,
Et préfère, au vrai triste, un bonheur mensonger?

Ris-donc, ta jeunesse est si belle!
Crois aux choses de ton désir!
Tandis que le rêveur qui t'enlace et t'appelle,
N'aimant que le beau pur dans ta beauté charnelle,
Meurt de te posséder sans jamais le saisir!



MUSIQUE SANS PAROLES

AH! que la jeunesse était blanche!
Je la vois encor,
La fleur du pommier sur la branche
Avec son cœur d'or.

La branche était noire, si vieille!
Blanche était la fleur...
Je n'ai pas revu la pareille :
Divine pâleur!

On y voyait comme un sang rose
Courir en dessous...
Un sang pur, quelle belle chose!
Et l'air était doux.

Cueillir la fleur, casser la branche,
C'est tuer le fruit.
Ah! que la jeunesse était blanche!
Adieu; le temps fuit.

Amère est l'odeur d'aubépine...
Aimez les lilas...
Oh! si l'amour, la fleur divine,
Ne se fanait pas!



LASCIVA PUELLA

LA jeunesse est une amante
Savante à nous agacer ;
Je l'aime, elle me tourmente,
Et moi, je veux l'embrasser.

Je veux prendre par la robe
La jolie enfant qui rit ;
Je cours, elle se dérobe,
Et me raille avec esprit.

« Ne fuis pas si loin ! j'arrive !
Je veux tenir un moment
Ta frêle taille captive
En un doux enlacement... »

J'effleure en vain ses épaules
D'un baiser furtif !... Là-bas,
Elle est derrière les saules,
Et ne reparâtra pas.

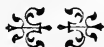
WALSE LENTE

A Léon Bouyer.

LA vierge file au mois d'avril
Un fil soyeux, un léger fil,
Dont les brins perdus, dès l'aurore,
Flottent au soleil qui les dore.
Tournez, flottez, tournez encore,
Fils légers, si fins et si longs :
C'est la walse des cheveux blonds.

Valse en chantant, jeunesse blonde ;
L'oiseau bleu, qui mène la ronde,
Dit, au bord de son nid joyeux,
Qu'avril ne sera jamais vieux...
Pour saisir les fils d'or soyeux
Des amours nus, en ribambelles,
Courent après, battant des ailes ;

Ils en feront de fins réseaux
Où les cœurs pris — pauvres oiseaux —
Ont si peur de rester fidèles!...
Tournez, fils soyeux, fins et longs;
C'est la walse des cheveux blonds.
...Mais le soir vient, mélancolique :
Un rossignol dit en musique
Que les fleurs toujours fleuriront;
La neige des sommets réplique
Qu'un jour, au cœur et sur le front,
Les hivers pâles neigeront.
Tournez, fils d'or, valsez en rond!
Au vent des nuits Avril frissonne;
Tout là-bas une horloge sonne.
Et l'été? — C'est déjà l'automne!
L'horloge chante monotone,
Et, comme les feuilles des bois,
Les heures tournent à sa voix.
Un coucou, froide mécanique,
Chante à son tour :... c'est la musique
Qui rend les plus forts tout tremblants!
Il chante, lentement rythmique :
L'horloge du clocher réplique;
C'est la walse mélancolique,
C'est la walse des cheveux blancs.



LE VIOLON

QUAND l'humble violon, sous la main qui l'anime,
Frémit, tremble, tressaille, et bondit en accords,
Vous n'y pensez jamais, que son âme sublime
Use ineffablement les fibres de son corps!

Vous rêvez; vous suivez les sons, chemins du rêve,
Dont le caprice errant va, vient, tourne et s'enfuit,
Monte comme la vague et se brise, — ou s'enlève
Comme un oiseau de flamme en essor dans la nuit!

Vous rêvez! Cependant, lui, l'instrument magique,
Où bat comme du sang l'harmonie aux grands flots,
Il sent bien qu'il se meurt, en donnant sa musique
Fait avec de sa vie expirante en sanglots.

N'importe; vous voulez l'entendre? il n'est plus libre!
Il s'abandonne au dieu des amours éplorés,
Et c'est pour vous qu'il chante et qu'il meurt, et qu'il vibre,
Et qu'il voudra mourir tant que vous le voudrez.

Parfois dans le torrent d'accords qui le secoue,
Écoutez!... une corde a cassé brusquement !
Mais voici que pressé plus fort contre la joue
Il chante et pleure encor, le fragile instrument.

Et moi, j'entends souvent, mystérieuse et frêle,
Rompre et crier en moi, quand je chante mes vers,
Une fibre profonde, — étrange chanterelle
Dont l'adieu m'avertit des forces que je perds.

Mais quand tombe ma voix, mon regret la prolonge !
Et désespérément de moi-même vainqueur
Je donne tout l'accord de la vie et du songe
En écrasant l'archet que j'ai mis sur mon cœur.



PAGANISME

AUCUNE parole de sage
Ne peut apaiser mes douleurs;
Aucun mot n'arrête les pleurs
Qui baignent dans mes mains mes yeux et mon visage.

Des mots, des mots, rien que des mots!
Les mots font des douleurs amères;
Ils font des plaisirs éphémères,
Mais aucun ne saurait nous guérir de nos maux.

Seule, la nature éternelle
Dit ce qu'il faut en se taisant,
En faisant voir, dans le présent,
L'avenir, ce passé qui recommence en elle.

O terre, dis-moi qui je suis;
Montre-moi ma fin et ma voie,
Et quels sentiers vont à la joie,
Sous l'ardeur des soleils, sous la fraîcheur des nuits.

Dis-moi l'amour, terre amoureuse
Que baise en chantant le soleil ;
Donne l'exemple et le conseil,
Sainte matière, et fais à l'homme une âme heureuse.

Montre-moi qu'un dieu calme et fort
Sourit, caché dans la lumière !
Ouvre-moi la source première
D'où la vie en chantant sort des flancs de la mort.

Montre-moi la beauté superbe
Des torrents, des bois et des mers,
L'ordre éternel de l'univers
Qui d'un fil d'or rattache à l'étoile un brin d'herbe.

Et berce-moi, sans cris ni pleurs,
Et sans sourire ni blasphème,
Berce-moi, nourrice suprême,
Dans un pan replié de ta robe de fleurs.



LE BONHEUR EST DANS L'ÉPHÉMÈRE

NE dis jamais : « C'est un malheur
Que le printemps passe ! »
La fragilité de la fleur
Ajoute à sa grâce.

De son origine à sa fin
Avoir une chose,
On cueille ce bonheur divin
Avec une rose.

Nous n'avons pas entièrement,
(Puisqu'il faut qu'on meure)
Ce qui survit au cœur aimant,
Ne fut-ce qu'une heure ;

L'astre, qui luit sur notre front,
Qu'aimeront tant d'autres,
Les choses qui nous survivront
Ne sont pas bien nôtres.

Les arbres de cent ans, vainqueurs
Des ans, de l'orage,
Sont tristes au cœur, car les cœurs
N'ont jamais leur âge;

Mais la vierge ou la fleur d'un jour,
La jeunesse altière,
C'est le triomphe de l'amour :
On l'a tout entière !

Que je t'aime, ô saison des fleurs,
D'être sitôt morte !
Meurs, afin que mon âme en pleurs
Au tombeau t'emporte.

Posséder ce qui n'a qu'un jour,
Toute une journée,
C'est l'éternité de l'amour,
Qui nous est donnée !



AMOUR EST TOUT

TEMPS est passé de la folle jeunesse,
Où je croyais que gloire était bonheur :
Gloire n'est rien — pour peu qu'on s'y connaisse, —
Amour est tout, j'en engage l'honneur :
Un sonnet vaut ce que vaut le sonneur.
D'autres viendront travailler pour la gloire ;
D'autres feront, aux « filles de Mémoire »,
Salamalecks, courbette, etcœtera....
J'ai passé temps de rêver et de croire :
J'écris mes vers pour qui les aimera.

Je suis à l'heure où l'homme se dépêche
D'aimer encor, de vivre encore un peu ;
Hélas, mon Dieu ! dès que je puis, — je pêche !
Amour pour moi n'est plus un simple jeu,
Mais le seul bien qui soit sous l'éther bleu ;
La femme est tout, l'homme n'est rien sans femme...

Pour un regard, je « damnerais mon âme, »
...Si je croyais au Dieu qui damnera
L'amour divin comme une chose infâme !...
J'écris mes vers pour qui les aimera.

Que les pédants se mettent à mes trousses,
Que tous les sots me mordent au talon !
Pourvu que Jeanne ait deux paroles douces,
Ou qu'une dame, en un coin du salon,
Avec un mot m'abrège le temps long,
En vérité, je nargue la critique,
Et tiens mon vers pour meilleur que l'antique,
Dès le moment qu'il me rapportera
Comme à Chartier, un baiser authentique !...
J'écris mes vers pour qui les aimera.

ENVOI

Princesse, ayez pitié de ma détresse !
Sarcey m'assomme et croit qu'il me caresse ;
C'est à qui plus et mieux me rudoîra...
Mais si mes vers vous déplaisaient, princesse,
... J'écris mes vers pour qui les aimera !



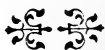
A UNE OMBRE

TOI qui viens tous les jours, sur une tombe neuve,
Prier la grande mort qui te sourit au seuil,
Sous tes sombres cheveux, pâle et toute en long deuil,
Telle je te désire, inconsolable et veuve!

Moi, je me sens mourir d'une récente épreuve :
J'ai mis hier l'espoir et l'amour au cercueil!
Et nous allons pouvoir, pleins d'un étrange orgueil,
Nous embrasser tous deux sans que le cœur s'émeuve.

Tourne vers moi tes yeux noyés, ne m'aime pas!
Reste muette et pleure en me tendant les bras,
Car je te veux ainsi, pâle et sombre, et lassée!

Et nous allons sentir, nous que le sommeil fuit,
Sous nos fronts douloureux s'endormir la pensée...
Le jour m'ayant trahi, je te cherchais, ô Nuit!



POUR UNE VIERGE

AUX LIBRES PROPOS

TES vingt ans ont l'orgueil de ta virginité,
Jeune fille superbe, et ta poitrine est mûre,
Et ton corps tout entier, froid dans sa ligne pure,
Est le plus beau qu'Éros ait jamais convoité.

Les hommes près de toi, — tels des bêtes sauvages,
Quand revient la saison du rut impérieux, —
Sentent la nuit passer tout d'un coup sur leurs yeux,
Car le sang de leurs cœurs bondit à leurs visages.

Les beaux adolescents qui t'ont vue une fois
N'ont plus que des sommeils pleins de rage et de fièvres;
Les vieux qui, sans parler, vont remuant leurs lèvres,
Pour te nommer tout seuls retrouvent une voix.

Toi pourtant, sous ton air hautain déjà troublée :
« Où donc est-il, celui que je dois faire dieu ?
Celui qui pressera, sur sa poitrine en feu,
La mienne ? et dans ses bras ma tête échevelée ? »

Et puis tu te redis: « Non! pas même celui
Qui vient hanter parfois mes longues nuits sans somme!
Pas même celui-là, non! je méprise l'homme!
Et l'éclair de l'orgueil dans tes yeux a relui!

Tu dis: « Tout amour passe; et j'entends qu'il demeure,
L'amour que mon amour aura récompensé!
Et tu perds l'avenir à le craindre passé!
Et ton présent s'occupe à laisser finir l'heure!

Ainsi tu vis pareille à l'avaricieux
Qui, pour garder le fruit le plus beau de sa vigne,
Mortel coupable et vain, et possesseur indigne,
N'y laisserait porter ni la main ni les yeux.

Il n'en passe pas moins, quand personne n'y goûte,
Le beau raisin tremblant où la joie a mûri!
Sans livrer son trésor il tombera flétri!
Ainsi passe ton cœur, et tu passeras toute.

Va, va, tu peux rêver encore, encore un jour,
Éternel l'éphémère, et la fleur éternelle:
L'heure coule, emportant ta rêverie en elle,
Ta vaine éternité des roses de l'amour.

Ainsi l'amour vengé fuira pour toi, sans être!
Prends garde, ô belle enfant, de le trop mépriser!
L'amour a des moments choisis, pour son baiser,
Comme l'auguste rose a le printemps pour naître.

Redoute l'heure affreuse où, lassée en son cœur,
Ayant chassé ceux-là que son orgueil estime,
La femme au cœur hautain, qui se disait sublime,
Donne au dernier venu la gloire du vainqueur!

Car l'amour tout puissant veut qu'on le reconnaisse;
De plus fières que toi redoutent son courroux :
Ne l'irrite donc pas, le dieu fort et jaloux ;
Promets-lui ta beauté dans toute ta jeunesse!

Choisis autour de toi le courage ou l'esprit,
La force ou la beauté d'un fier, d'un noble mâle ;
Entre au bois de Diane et sors-en toute pâle,
Puisque tu sais si bien qu'ici-bas tout périt;

Et quand se faneront plus tard tes couleurs roses,
Tu connaîtras du moins l'étrange illusion
Qui nous fait, dans un court moment de passion,
Pénétrer l'infini des êtres et des choses;

Car c'est là tout l'amour, — secret religieux :
Il fait sentir la vie, au moment où l'on crée,
Inépuisable au fond, dans sa brève durée,
Et sa minute à lui vaut les siècles des dieux!



L'EAU QUI PASSE

L'EAU passait; je regardai l'eau
Dont le chant tombe et se relève,
Et je vis le changeant tableau
Du réel flottant dans un rêve.

L'eau chantait; j'écoutai ce bruit
Dans l'écho sonner goutte à goutte;
Un sanglot passe, un rire suit...
Et je dis: « La vie est là, toute. »

L'eau baisait; baisers palpitants
Qui faisaient naître sur la rive
La vie en fleurs, tout un printemps,
Fils du ciel clair et de l'eau vive.

L'eau bleissait; le vaste azur
S'y posait sur un fond de terre...
Le Réel pur couvrait l'impur
D'illusion et de mystère.

... Un spectre des réalités,
Fuite du temps, couleur d'espace,
Dans l'azur d'un rêve emportés,
Amours, chants, plaintes; l'eau qui passe.



L'OUBLI DE TOUT

CHAGRINS, bonheurs passés, le monde,
Tout n'est plus, tout n'est rien, tout s'oublie en aimant.
Privilège fort et charmant
De la volupté féconde!

Que veut dire ce flot d'oubli
Qui submerge le cœur d'un abîme et le noie,
Lorsque l'amant meurt de sa joie,
Dans l'amour enseveli?

Sait-on que l'univers existe,
Quand tu fermes tes bras enveloppants sur nous,
O femme adorée à genoux?
L'amour est donc égoïste?

Non, les dieux savent ce qu'ils font;
Ils ont, dans nos oublis, mis l'avenir du monde!
Leur prévoyance est si profonde
Qu'on n'en voit pas tout le fond!

Quand la Vierge à lui s'abandonne,
L'homme, oublieux de tout, du ciel, du genre humain,
Tient tout l'infini dans sa main,
Qui presse une main mignonne.

Les mondes? comment y penser?
Mais que, sauf deux amants, tout meure sur le nôtre,
Un sourire en baisant un autre
Pourra tout recommencer!



SOUPIR FINAL

J'AI senti ton baiser
Sur le mien se poser :
Mon âme a fui, ravie.
Je mourrai sans effort,
Ayant goûté la mort
Aux sources de la vie.

Mais ne donnez qu'un jour,
Rien qu'une heure à l'amour,
Car le temps le profane...
Tout un beau soir d'été,
N'aurons-nous pas été?
Quelle fleur ne se fane?

Après avoir aimé,
Mon cœur s'est refermé
Comme se plie une aile...
Mon cœur s'est rendormi.
Adieu, mon doux ami,
Pour la vie éternelle!

LES ROSES

O^H! les jeudis, les dimanches!...
— Nos couronnes sur nos fronts
Sont faites de roses blanches...
Nous nous aimerons.

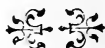
Oh! les couchants, les nuits closes!...
— Nos cheveux, ô mes amours,
Sont parés de roses roses...
Aimons-nous toujours.

Adieu terre, enfants, patrie!...
— De mon front découronné
Tombe une rose flétrie...
Avons-nous aimé? ..



BRIN D'AUBÉPINE

LA haie est en fleur; j'y cueille une branche.
Quel en est le parfum? Quelle en est la couleur?
Le parfum est amer et l'aubépine est blanche...
Pourquoi donc, sur ce brin, chaque petite fleur
A-t-elle un peu de rose au fond de sa pâleur?
Ce rose lui vient-il d'une main enfantine,
 Qui s'est piquée à l'aubépine,
 En essayant, pauvre petite main,
 De cueillir la fleur du chemin?
 Mais non! Cette ombre de carmin
 Lui vient plutôt de ma pensée
 Où passe, d'une ombre offensée,
La vierge rougissante à paupière baissée,
 Par qui mon âme fut blessée.



A UNE JEUNE FILLE

A la rose, votre parente,
Quand j'aurais pris, avec des mots mystérieux,
Ce sang, invisible à nos yeux,
Qui la fait rose et transparente;
Quand j'aurais pris aux frais lilas
Leur charme qu'on désire et qu'on pleure tout bas,
A l'eau du lac Léman ce qui la rend si pure,
A l'air lointain ce qui fait qu'il s'azure;
Quand j'aurai, de ces fils qu'Avril fait voltiger,
Tissé de mes mains un réseau léger,
Alors, mais seulement alors, ô jeune fille,
J'aurai dit la fraîcheur qui dans vos regards brille,
L'attrait de votre joue, — et de vos cils baissés,
Et la grâce et l'amour seront pris et fixés.



A UNE JEUNE AMIE

JEUNE fille au calme visage,
Ne passe pas dans mon chemin ;
J'ai l'âge triste où l'on est sage,
Je ne peux te donner la main :
Ne passe pas dans mon chemin.

Je ne veux pas voir, ô jeunesse,
Tes yeux frais où nage un rayon ;
Vois voltiger ce papillon.....
Je ne crois pas qu'un cœur renaisse :
Va, suis plutôt ce papillon !

Tes cheveux, emplis de lumière,
Tout brouillés, semblent des réseaux :
Mon âme y viendrait la première,
Car les âmes sont des oiseaux.....
Cherche plutôt des nids d'oiseaux.

Mon âme est une fleur fanée
Où ta lèvre boirait des pleurs;
Je suis las; j'ai dans les douleurs
Trop tôt commencé ma journée...
Jeune fille, cueille des fleurs.



FUITE DU TEMPS

AH! ce qui manque à la jeunesse,
C'est qu'elle-même se connaisse!
Elle est fraîche et pareille à l'eau pure qui court;
L'eau, joyeuse et légère, ignore
Que sa fuite la fait sonore
Et qu'un adieu secret pleure en son chant d'amour.

Bleue et claire comme l'espace,
Elle ne saura qu'elle passe
Que parce qu'elle aura depuis longtemps passé;
Elle croit que le ciel qu'elle aime,
En elle immobile lui-même,
Doit y baigner sans fin son azur nuancé.

Il lui suffit d'une hirondelle
Pour sourire sous un coup d'aile
Sans voir que le temps vole et que l'oiseau le suit,
Et si quelque horizon étrange
Lui montre que la rive change,
Elle croit qu'elle rêve et que la rive fuit !

Hélas ! la jeunesse est une onde !
Elle n'a pas une seconde
Qui ne soit un départ, un indicible adieu !
Avec un doux bruit de caresse,
Elle s'écoule, elle se presse
Sur la pente d'aimer qui la ramène à Dieu !

Dites-lui donc comme elle glisse,
Afin qu'elle se réjouisse
D'avoir une heure, un jour, ce qui n'aura qu'un jour,
D'emporter sous le grand espace
Le passage de ce qui passe :
La rose d'un rosier sur un rayon d'amour !



CARITAS

L'AMOUR fit, ayant fait les mères,
Ce désir, où tous sont enclins,
De sécher les larmes amères
Dans les yeux des enfants calins.

La mère sait, quand l'enfant pleure,
Sentir son mal, même inconnu,
Mourir parfois, s'il faut qu'il meure!...
De là tout amour est venu.

La pitié de l'homme pour l'homme
N'est qu'un sentiment imité :
Maternel, — le seul mot qui nomme
La douceur de la charité.

L'Amour, — qui veut, implore, exige, —
Fit, avec l'amour maternel,
Le dévouement, comme un prodige,
Qui, créé, devint éternel.

Ainsi la Volupté féconde,
Fit fleurir dans le cœur humain
L'amour pour l'homme, honneur du monde.
Ce lys qu'elle porte à la main.



RIEN SANS AMOUR

QUE serait donc la vie? un labeur sans salaire,
Si l'amour n'était pas, pour juger et choisir;
Les forts, les valeureux, ne le sont que pour plaire,
Et toute gloire agit dans ce secret désir.

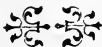
Le cerf essaîrait-il sur les rudes écorces
La vigueur de ses bois qu'il accroît en beauté,
Si la biche n'était le prix des nobles forces,
Et s'il ne voulait vaincre un rival redouté?

Le divin rossignol, dans la nuit solennelle,
S'il ne voulait chanter mieux que le rossignol,
Et mourir préféré de la douce femelle,
Mettrait-il en chansons les puissances du vol?

Esclave de l'amour lorsque tu t'en crois libre,
C'est pour son but caché que tu te fais meilleur;
Le prodige du mal ne rompt point l'équilibre : .
Par l'amour lentement tout germe devient fleur.

Qui n'a, sous le regard de la jeune adorée,
Senti croître en son cœur le courage et l'effort ?
Les créateurs diront ce qu'un sourire crée ;
Les vaillants, que l'amour n'a pas peur de la mort.

L'amour accroît sans fin les formes et les âmes ;
Le mieux sans fin naîtra de l'effort qui périt :
Un dieu lointain se fait dans le regard des femmes
Qui jugent tous les fronts comme le veut l'Esprit.



LE CIEL

LE Ciel, plus haut que les tempêtes,
Maintient son calme sur nos têtes,
Éclatant des sublimes fêtes
Des aubes et des soirs et des astres chantants!
Il chante, plein d'orbes en flammes,
Dont les clartés semblent des âmes,
Les éternels épithalames,
Qui vibrent suspendus dans l'espace et le temps.

Centre de l'effroyable ronde,
L'attraction, force féconde,
Attire un monde autour d'un monde,
L'appelle en le fuyant et murmure : suis-moi!
Et lui, — sans que rien le détourne, —
Dans l'Éther muet, qui séjourne,
Autour de son soleil, il tourne, ...
Ainsi la sympathie et l'amour font la loi.

Ils échangent de la lumière
Qui fait sourdre dans la matière
La cellule auguste et première
D'où sort l'Homme, en qui naît la cellule d'un dieu !
L'œuf de tout, c'est une étincelle
De la lumière universelle,
Goutte du torrent qui ruisselle
Sur les courbes sans fin des infinis en feu !

Lustre des apparentes voûtes,
Le soleil fait les choses, toutes,
Sur notre globe, avec des gouttes
De sa source impossible à toucher du regard !
La chair, en brûlant, fait notre âme ;
L'amour, brûle, fait par la femme,
Tout est l'amour, tout est la flamme,
Et le centre est partout qu'on ne voit nulle part !

Filles des clartés aveuglantes,
Reposez nos yeux, vertes plantes !
Et quand les étoiles tremblantes
Clignent des yeux au fond du Ciel, couples, aimez !
Un lait divin d'amour, de joie,
Fait là-haut cette pâle voie
Par où l'infini nous envoie
Un désir renaissant de bonheurs innommés !

Aimez, couples! le ciel conseille.
Que votre âme rayonne et veille,
Aux feux des étoiles pareille,
En chantant l'avenir d'un firmament lointain!
Soyez beaux et féconds comme elles;
Enfantez des âmes nouvelles,
Et, selon les lois éternelles,
Mêlez de la lumière aux ombres du destin.

Le ciel sublime est ordre et vie,
Chanson dans la règle suivie...
Et si la vue en est ravie,
C'est que tous ces points d'or tournoyants dans les airs,
Disent qu'en vous, cœur et pensée,
Tout, jusqu'à la marche enlacée,
Est selon la loi cadencée
Qui fait chanter en chœur l'esprit des univers!



LA SEULE SAGESSE

O sages, la seule sagesse,
C'est d'accorder sa vie au rythme universel.
Vieillards, écoutez la jeunesse :
Elle est dans le secret du ciel.

Quel souffle de blasphème a couru sur la terre ?
Quel vieillard a crié que la vie est un mal ?
Ignorants, respect au mystère !
Esprit, — vénère l'animal !

Qui donc a dit : honneur à la femme stérile !
Qui maudit la fécondité ?
Quelle est donc la fleur inutile
Qui conteste ses droits au beau fruit de l'été ?

Quel faux prophète a dit aux voluptés fécondes
De tuer dans leurs flancs les maux dont nous souffrons,
Et d'arrêter le cours des mondes,
Par les subtilités qui naissent sous nos fronts !

Qui donc a conseillé d'abolir toute joie,
Celle du sang ? celle du cœur ?
Qu'il se nomme — (afin qu'on le voie !)
A l'univers sublime, à l'infini moqueur !

Que celui qui reproche aux mères d'être mères
Soit voué, sous les cieus souriants et sereins,
Aux lazzis des bouches amères !
L'éternel a sondé ses reins :

Celui-là n'est qu'un fruit sans saveur et sans vie,
C'est un avorton de l'amour !
Que sa mémoire soit de mépris poursuivie,
Tant qu'on verra des fleurs sous la gâité du jour !

Seule la vieillesse des races
Ose parler de mort au désir renaissant,
Mais les puissances et les grâces
Refleuriront sans fin dans la pourpre du sang !

Et c'est un ridicule rêve
Que vouloir arrêter, parce qu'un siècle est vieux,
Le torrent éternel de lumière et de sève
Qui roule sur la terre en ruisselant des cieus !



L'ÉPHÉMÈRE

I NVISIBLE, au point pareil,
L'éphémère, naît, féconde,
Meurt, — plus prompt que la seconde, —
Dans un rayon de soleil.

Pour l'amour il faut qu'il naisse,
Et qu'il meure incessamment ;
Tout vit et meurt en aimant,
Dans l'éternelle jeunesse.

Avant l'heure des amours,
C'est vers elle qu'on chemine ;
L'existence, — après, — décline ;
Nos secondes sont des jours...

Que sommes-nous dans l'espace,
Et dans le temps ? — D'humbles points.
.... Les siècles passés sont moins
Que la seconde qui passe.

Invisible au point pareil,
L'éphémère, naît, féconde,
Meurt, — plus prompt que la seconde, —
Dans un rayon de soleil.



NUIT EN MER

C'ÉTAIT la nuit, la mer, et je tenais la rame ;
Et le bateau portait celle que j'aime tant,
La belle jeune femme,
Assise, en robe claire, et le voile flottant.

« Je dirigeai la barque au large, vers l'étoile
Que choisit notre amour pour lui parler de nous...
L'air doux gonflait son voile...
A genoux, je posai le front sur ses genoux.

« La brise fit tourner notre barque à sa guise,
Sur l'eau qui soupira comme un sein soulevé.
Elle, inclinée, assise,
M'effleura d'un soupir en caresse achevé.

Seuls, sous la grande nuit constellée et sublime,
Sur la mer qui baisait les rivages au loin ;
Sous nous, l'étrange abîme ;
Autour de nous, partout, l'infini sans témoin.

« Jamais amour eut-il retraite plus profonde,
O cieux et mer ! et lit plus digne de l'amour !
Si près, si loin du monde,
Qu'importent les retours du rivage et du jour !

« O barque, île flottante, étroite, et mesurée
Au désir de l'amour, comme un nid de goëland !
O mer ! ombre azurée
Qui nous faisais le ciel si proche, et tout tremblant !

« N'est-ce pas, cieux et mer, gouffre où le rêve plonge,
Que, là, nous eûmes plus de joie, autant et plus
De réel dans un songe,
Que les siècles futurs et les temps révolus ?

« N'est-ce pas que la mort était sous cette planche,
A deux doigts d'un bonheur qui ne la craignait pas,
Sous la barque qui penche,
Dans l'onde où des cieux d'or nous invitaient tout bas ?

« N'est-ce pas que la vie et la mort sont pareilles
Pour ceux qui, s'endormant vaincus, au point du jour,
Las des nuits et des veilles,
Sont morts, afin de vivre en épuisant l'amour ! »



LA MER

LA mer dit, la grande amoureuse,
Dont le sein se gonfle et se creuse :
« Hélas ! je ne suis pas heureuse !
Tout mon cœur dispersé se brise aux continents ! »
Et poussant une horrible plainte,
La maudite, toujours enceinte,
Sent venir, pâlisant de crainte,
De nouvelles douleurs et de nouveaux amants.

Un trouble, au dedans d'elle, gronde,
Et, lasse d'être trop féconde,
Elle sent plus d'un nouveau monde
Monter, des profondeurs de ses flancs, vers le jour ;
En vain, vers le ciel qu'elle implore,
Elle hurle ! — toujours, encore,
Par millions, le madrépore
Fait des îles, avec des atomes d'amour.

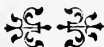
— « Assez ! dit-elle torturée,
Mais soumise à la loi qui crée,
Par les quatre vents déchirée,
Elle a senti, le long de tous ses flancs meurtris,
S'ouvrir, béer, sous les caprices
Des tempêtes génératrices,
Des blessures et des matrices,
Mille bouches d'horreur toutes pleines de cris !

— « Amour, Amour ! assez, dit-elle !
Laisse-moi, puissance immortelle,
Sous l'azur noir qui me constelle
Goûter toutes les nuits la paix et le sommeil...
Laisse-moi, force souveraine,
Pendant les jours calme et sereine,
En manteau bleu comme une reine,
Berçer entre mes bras mon amant le soleil !

Mais la mordant comme une proie :
« Ne t'attarde pas à la joie !
C'est ton amoureux qui m'envoie !
Je lui creuse un chemin, répond l'âpre typhon ;
Je précède un rayon sublime !...
Pour que le zoophite infime
Voie aussi le jour dans l'abîme,
Il faut bien qu'en pleurant je t'ouvre jusqu'au fond !

« Car l'amour, c'est de la lumière ;
C'est là la matière première
D'où la forme sort toute entière,
Et j'ouvre en toi passage au rayon de l'amour !
Je suis le douloureux cyclone
Qui jusqu'en ta plus sombre zone
Éclaire ta flore et ta faune,
Limbes de l'avenir tendant les bras au jour ! »

Il dit, et la mer s'échevèle !
Et, prise d'une horreur nouvelle,
A ce destin qui se révèle,
Elle accepte en chantant son tourment éternel !
Et l'amour qui fait son martyr,
Soulevant son sein qu'il déchire,
Engloutit l'homme et le navire,
Pour que l'atome obscur ait une part de ciel !



LA GRAINE DU CHARDON

PENDANT que l'Ange des tempêtes
S'essouffle, et que, — pâles d'horreur,
A se dépasser toujours prêtes,
Les vagues, incessants coureurs
Poursuivis des vents laboueurs,
Dressent leurs millions de têtes ;

Pendant que le cyclone noir
Ouvre, pour que l'air le féconde,
L'abîme, ignoré de la sonde,
Qui, se creusant en entonnoir,
Aspire un rayon sans le voir,
Nourriture de l'œuf d'un monde !

Pendant que l'effrayant géant
Commande l'affreuse bataille
De tous les vents, sur l'océan
Qui bondit, écume, tressaille,
Blessé par mille trous, béant...
Pendant que l'ouragan travaille,

L'Amour, une fleur à la main,
Le petit enfant héroïque,
Accourt avec son air gamin :
« Elle a fleuri sur mon chemin ;
C'est une fleur bleue, et qui pique ;
Tiens, souffle !... » Et le géant s'applique !

Il souffle dessus... Et, joyeux,
L'enfant terrible suit des yeux
L'aigrette du chardon, en bulle,
Qui, légère, court et circule
Au-dessus des flots furieux
Que le vent affole et bouscule !

A travers les mâts du vaisseau
Qui roule, qui tangué, qui sombre,
Elle passe comme un oiseau...
Et, sur des naufrages sans nombre,
L'Ouragan soutient le berceau
D'une fleur qui traverse l'ombre.



UXOR

JE te connais, ô toi dont le cœur est un lierre
Enroulé douze fois au tronc du chêne fort ;
Ton amour dévoué ressemble à la prière
 Qui suit les âmes dans la mort.

L'anneau d'or à ton doigt s'est rivé de lui-même ;
Ce qui manque à l'époux, tu le lui donneras ;
Et de ton pas, rythmé sur la Règle suprême,
 Tu marches, ton bras sur son bras.

Tu files de la laine en veillant sur la flamme,
O vestale épousée, ô mère des vertus !
Les vains désirs, glissant aux vitres de ton âme,
 Restent dehors, des vents battus.

Les enfants de tes fils adoreront l'aïeule
Quand tes cheveux seront d'un beau blanc sur ton front ;
Même veuve, jamais tu ne te croiras seule,
 Car tes fils pieux t'aimeront.

C'est toi qui transmettras la petite étincelle
Où couve le grand feu d'un avenir divin,
Et dans des milliers d'ans tu seras toujours celle
Dont l'amour n'a pas été vain.

Tu seras vénérée entre toutes les femmes,
Et tu seras bénie avec des pleurs heureux,
Gardienne des feux sacrés, faiseuse d'âmes,
Que vénèrent tes amoureux!

Peut-être ai-je passé près de ton âme offerte,
Sans pouvoir accepter le don d'un tel amour.
Ton Dieu, qui sait le fond de ma peine soufferte,
Ne m'a pas permis le retour...

Le débauché ne voit que ta pure paupière,
Car sous ton œil limpide il abaisse son œil;
Ta chair semble un albâtre où veille une lumière,
Et ta fierté n'a point d'orgueil.

Tu fondes la famille et tu fais la patrie;
Le dévouement est né de ton flanc maternel,
Et l'époux, sur son cœur, à la place meurtrie,
Sent l'amour des cœurs purs, — comme l'autre, — éternel.



LES NOCES DU PAPILLON

On attend chez le notaire
Le joli célibataire,
Papillon le bien-aimé.
« Mariez-vous, ô volage,
Qui promettez mariage
A toutes les fleurs de mai!

Le joyeux célibataire
Répond : « Hélas! comment faire,
Je n'aurais pas de maison! »
— « Mon fils, qu'à cela ne tienne!
Je te céderai la mienne,
Lui dit le colimaçon. »

Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire ?
Mon lit n'aurait point de draps ! »
Du milieu de son étoile :
« Je sais filer de la toile,
Dit l'Aragne, tu verras ! »

Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire ?
Et du pain ! du pain doré ! »
La fourmi n'est pas prêteuse,
Mais elle est malicieuse :
« Du pain ? je t'en céderai ! »

Le malin célibataire
Répond toujours : « Comment faire ?
Le pain sec n'a pas bon goût ! »
— « Moi, j'ai la clef d'une armoire
Où l'on peut manger et boire,
Dit le rat, j'entre partout. »

Le malin célibataire
Répond encor : « Comment faire ?
Je n'ai point de sucre, hélas ! »
— « Fais ce que l'on te conseille :
Épouse ! lui dit l'abeille ;
Mon miel ne manquera pas ! »

Le malin célibataire
Répond toujours : « Comment faire ?
Je n'ai pas même un flambeau ! »
Le ver-luisant : « Baliverne !
N'ai-je donc pas ma lanterne ?
A ton service, mon beau ! »

L'autre, à ces amis féroces
Dit : « L'on serait à mes noces
Sans musique, je le crains ! »
— « Ta, ta, disent les cigales,
N'avons-nous pas nos cymbales
Et nos jolis tambourins ? »

Le pauvre célibataire
S'en alla chez le notaire,
S'en alla bien ennuyé...
Et tous tinrent leur promesse,
Et vinrent après la messe
Se moquer du marié !



LA REINE DE MAI

ENFANTS, mals revenus d'un vague songe obscur,
Nous avons tous senti nos regards pleins d'azur
S'éveiller lentement sur la vie et les choses;
Et plus que le soleil, que les jeux et les roses,
Nous avons tous aimé d'un frais amour troublant
Une enfant de notre âge embrassée en tremblant,
Qui fait la grande sœur et la petite femme...
O pure aube d'amour dans une aurore d'âme!

« Pour le premier de mai, Claire, tu te mettras,
Lui disais-je souvent, tout en blanc; tu tiendras
Des bouquets dans tes mains, et sur tes robes blanches
Je jetterai des fleurs, des muguets, des pervenches,
Des lys, tu sais, où sont des bêtes-à-bon-Dieu...
Des glaïeuls, des lilas, et puis... attends un peu :
Il faut une couronne, et je veux te la faire.
Que tu seras jolie au milieu des fleurs, Claire!
Quand tout sera fleuri, j'irai tout ravager!
Mais, tu sais, il faut être assise, sans bouger! »

O souvenir! jamais ce projet n'eut son heure;
Mais on tendit de blanc le seuil de sa demeure;
C'était aux premiers jours d'un mois de mai charmant;
Un vent doux traversait l'enclos en s'embaumant,
Et mille oiseaux chantaient dans leurs nids, sous les feuilles.

« Que feras-tu de tous ces bouquets que tu cueilles?
Me dit-on; en voilà beaucoup! Donne-les-moi. »
Mais je les refusais en répondant : « Pourquoi? »

On me dit : « C'est pour Claire. » « Alors, je vous les donne,
Mais, attendez; j'ai fait ce matin la couronne! »

O souvenir! je vis de mes yeux tout en pleurs
La jeune fille en blanc que l'on jonchait de fleurs,
Pâle autant que sa robe éclatante était blanche;
Ma couronne de lys orne son front qui penche;
Paisible, elle sourit sur un lit parfumé :
On dirait qu'elle joue à la reine de mai.



PLEIN AIR

J'AI toujours, depuis l'heure où courut dans ma veine
Le trouble adolescent des désirs amoureux,
J'ai toujours poursuivi d'une espérance vaine
La nymphe qui soupire au fond des rochers creux.

A quinze ans, je baisais l'herbe de la fontaine,
Et le tronc des bouleaux qui chuchotent entre eux,
Et je croyais toucher une forme incertaine
Quand j'enlaçais l'eau vive avec mes bras heureux.

Mais je n'ai rien saisi de mes visions blanches;
Je n'ai jamais aimé sur l'herbe, sous les branches,
Dans le libre horizon du ciel illimité.

Viens donc! toi, chère femme, à mes rêves pareille,
Viens: le doux vent du soir veut te dire à l'oreille
Mes souvenirs d'avril et de virginité.



AUX ALISCAMPS

I

ENTRE les peupliers très-hauts, fuit l'avenue
Que, de chaque côté, parmi les gazons verts,
Bordent les vieux cercueils de pierre, grands ouverts,
Tout pleins de morts absents et de vie inconnue !

Un rossignol enchante, avec sa voix menue,
La vaste nuit, si sombre au fond des cieux couverts,
Et là, l'amour aimant à peupler les déserts,
Au bras du bien-aimé l'amoureuse est venue.

Et lui, grave, sentant qu'on est ici bien seul,
Détache un long manteau flottant, et le déploie,
Pour faire de la tombe une couche de joie...

Mais l'étoffe aux grands plis se change en noir linceul
Dans cette pierre creuse où dort peut-être une âme,
Et, tout pâle, il hésite... en regardant la femme...

II

« Soit, » dit-elle, et, troublée en son cœur qui faiblit,
Elle se couche au fond de la terrible bière...
Le ciel, moins chargé, verse une morne lumière :
C'est à croire vraiment que, — morte, — elle pâlit.

Et voilà que le couple heureux s'ensevelit,
Et la mort d'un instant va baiser leur paupière...
Mais leurs membres heurtés aux parois de la pierre
Sentent que le tombeau refuse d'être un lit!

« Je suis fait, leur dit-il, pour la mort elle-même,
Étroit, pour la mort seule et l'immobilité... »
— Oh! comme sur ce noir toute blancheur est blême!

— « Hors d'ici! jouissez, souffrez à mon côté,
Dit la mort... pas en moi!... Je ne veux pas qu'on aime,
Vivants, dans le repos de mon éternité! »



UNICA

TOI, c'est l'amour profond — que l'amour te pardonne! —
Profond, sans fond, immense, amer comme la mer,
Doux comme un miel d'Hymette, au fond d'une âme bonne
Où pourtant le doute est amer.

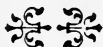
Toi, c'est l'amour qui meurt où sa griffe étoilée
S'attache, comme fait le lierre dévorant.
Une lumière d'astre à ton ombre est mêlée;
Ta tristesse est d'être trop grand.

Toi, c'est l'étrange amour que rien ne déconcerte;
Le corps défiguré peut languir et mourir :
Tu chéris la douleur, et, par la mort soufferte,
Tu prouves que tu sais souffrir.

Toi, tu suivras l'amant, blême et froid, dans la fosse;
Et, comme Roméo, tu ne crains pas pour lit
La tombe, — où la beauté semble avoir été fausse,
Tant l'étrange mort la pâlit!

Toi, c'est l'amour jaloux, égoïste et sublime,
Qui, se donnant entier, veut l'amant tout entier!
Et ton désir d'archange a des noirceurs d'abîme,
Et ta tendresse est sans pitié!

Puisse, ô bonheur, un dieu t'écarter de ma route!
Démon qui fais toucher le ciel avec la main,
Céleste enfer, amour sans tache, que redoute
Mon cœur mobile et trop humain!



LES COEURS BLESSÉS

COEUR blessé, cœur blessé, que tu m'as fait souffrir
De tes éternelles blessures!
Comme je me serai longtemps senti mourir!
L'amour n'a pas de mort ni de douleurs plus sûres
Que celles dont on meurt, dont on souffre en aimant
Un cœur blessé mortellement.

Oh! le doute et ce cœur, quel pacte ont-ils conclu?
Ce cœur, je veux en vain qu'il croie!
Hélas! ô cœur blessé, si tu l'avais voulu,
Notre amour eût fleuri comme une fleur de joie
Qui rouvre dès le jour et referme le soir
Un calice embaumé d'espoir.

Oh ! que ne puis-je — hélas ! je l'essârais en vain ! —
Te chérir d'un amour moins tendre !
Gaîment, j'accepterais la nuit, le jour divin,
Le vie en l'appelant et la mort sans l'attendre !
Cœur blessé, cœur blessé, je serais le vainqueur
Des doutes de mon propre cœur !

A quoi donc sert l'amour qui demeure impuissant
A guérir le cœur d'une femme ?
Quoi ! je meurs des frissons qui te glacent le sang,
Et tu ne sens jamais les ardeurs de mon âme !
Vois-tu, cher cœur blessé, tu ne m'aimes pas bien,
Puisque pour toi je ne peux rien !

Quel orgueil j'aurais eu, bien-aimé triomphant,
A l'apaiser, ce cœur qui doute,
Avec mon cœur joyeux, avec mon cœur d'enfant !
Mais non !... Seuls côte à côte ils font la même route,
Et sans fin, — en rêvant de mourir enlacés, —
Ils se fuiront, les cœurs blessés !



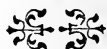
PLEURE-TOI

TANT que tu n'auras pas, dans les bras de la femme,
Juré que tout est faux qui n'est pas de l'amour,
Et bu, dans ce néant rapide où l'on se pâme,
Honte, orgueil, douleur, joie, ensemble et tour à tour!

Tant que tu n'auras pas senti, sous le Vautour,
Ta chair perdre, en criant, mieux que du sang : de l'âme!
Et tout bas accepté le songe d'être infâme
Pour une heure au besoin, si ce n'est pour un jour!

Tant que, pris de dédain pour tout ce qui t'effraie,
Portant ton cœur en toi plus ouvert qu'une plaie,
Tu ne l'as pas béni, ce bonheur de souffrir!

Ne sachant pas encor tout ce que, sur la terre,
On peut vivre de vie et savoir de mystère,
Pleure-toi si tu meurs ! c'est trop tôt pour mourir.



AMOR-MORS

AIMER n'est que mourir : c'est la mort que tu veux
Quand ta bouche expirante appelle une autre bouche!
C'est la mort qui t'approche et dont l'aile te touche
Quand le vent du désir passe dans tes cheveux.

Aimer, c'est expirer : c'est donner de sa vie !
Et comment la donner toujours sans l'épuiser?...
Qui n'a pas dit : « Je meurs ! » sous l'étrange baiser ?
O mort ! amour ! bonheurs de la force assouvie !

La tristesse qui vient aux amants sans désir
Est un secret adieu de leur vie en allée...
Leur joie est un secret appel vers l'avenir :
La vie est à la mort éternelle — accouplée !

A l'heure du dernier soupir tu seras fort,
Toi qui fus bien aimant, la mort te sera bonne !
Car tu connais déjà les songes qu'elle donne :
La pâleur des amants est celle de la mort.



LA BELLE ÉTOILE

ETOILE du matin, Vierge parmi les anges,
Flamme limpide au fond d'un azur argenté,
Dont le reflet transforme en éclairs l'eau des fanges,
O fraîche Étoile du matin!

Jeune fille du ciel, ô la première Étoile,
Compagne du Réveil à la faucille d'or,
O rêve du berger, ô guide de la voile,
Qui veilles sur tout ce qui dort!

Douce petite sœur de la blanche épousée
Qui sous son voile clair baise un front rougissant,
Toi qui verses ces pleurs qu'on nomme la rosée
Sur les fleurs d'azur et de sang!

O charmeuse lointaine, espérance de l'âme,
Toi que même les cœurs ne toucheront jamais!
J'ai rêvé cette nuit que tu devenais femme,
Belle Étoile, et que tu m'aimais!

Et je t'ai vue, Étoile, — ineffablement tendre, —
Tandis que j'étais seul sur la grève, à songer,
Par pitié lentement t'émouvoir et descendre
 Dans le cœur obscur du berger!



LASSITUDE

J'ENTENDS gémir mon cœur, j'entends pleurer mon âme...
Mets ta main sur mon front, mets ta main sur mes yeux...
Un charme maternel, tendre et délicieux,
Est dans ta main, et dans la main de toute femme.

Continue à parler de tout un peu, de rien,
Et sans t'inquiéter de mes silences mornes ;
Mon esprit va, noyé dans un néant sans bornes,
... Je ne t'écoute plus. Ta voix me fait du bien.

Sur ton cœur si vivant prends ma tête lassée ;
Berce-moi demi-mort, sans joie, entre tes bras,
Et baise par pitié, — je n'y répondrai pas, —
Mon front indifférent où souffre ma pensée.



LA CHANSON DU LIT

SALUT à l'autel redoutable,
Au lit, dressé comme une table,
Pour le festin de vie et le festin de mort !
Un spectre est au chevet, droit, — un doigt sur sa bouche ;
Salut à l'effrayante couche
Où tombent le faible et le fort.

Salut ! — C'est, qu'on entre ou qu'on sorte,
Le seuil de l'éternelle porte,
Premier, dernier degré de l'escalier des temps...
La conscience meurt, folle dès qu'elle y tombe :
Car sur cette forme de tombe
Fument les cauchemars flottants.

Salut ! — C'est là que le bon somme
Donne l'oubli paisible à l'homme
Qui faiblit chaque soir après les forts travaux :
Il dort comme il dormait au ventre de sa mère,
Et, la nuit, sa force éphémère
Renaît pour des labeurs nouveaux.

Salut au lit, où l'accouchée
Sur l'enfant qui vagit — penchée,
Connut la grande joie et les grandes douleurs ;
Où le frais nourrisson rit, joue et se fourvoie !
Au lit blanc qu'un berceau côtoie,
Au lit de dentelle et de fleurs !

C'est l'autel sacré du mystère,
Où gît l'avenir de la terre,
Le beau destin promis aux hommes du futur ;
L'autel prodigieux où dort l'espoir du monde ;
Où l'enfant rose à tête blonde
Fait renaître l'homme plus pur !

C'est l'autel sublime où la vierge,
Sous la soie et l'or, — sous la serge,
S'offre nue aux baisers de l'éternel amant...
Des anges tout pensifs le portent sur leurs ailes,
Car, grâce aux voluptés charnelles,
L'esprit revit incessamment !

Et c'est encor la barque étrange
Où l'homme, — dont la face change, —
Sent se coucher la mort, terrible, à son côté...
Il la sent près de lui, l'invisible inconnue,
Le poil dressé sur sa chair nue,
L'œil déjà plein d'éternité !

L'œil blanc sous la paupière creuse,
Il expire... O sombre amoureuse,
Il va connaître enfin l'étreinte de tes bras !
Et quels sont tes baisers pour qu'on en soit si pâle !
Et pourquoi, depuis que l'on râle,
Tes époux ne trahissent pas !

Mais, à travers l'horreur d'un songe,
Il sent l'affreux bateau — qui plonge
Dans l'inconnu profond d'où nul n'est remonté !
Et, plein du bruit confus des choses qu'il a faites,
Sanglots des deuils, rires des fêtes,
Il descend sous l'éternité !



MÈRE ET FILLE DES DIEUX

SUR un seuil d'infini j'ai dressé ta statue,
O grande vision impossible à saisir!
Isis qui m'apparaîs saintement dévêtue,
Faites de tout l'amour et de tout le désir!

Sur ta chaste blancheur ta main retient les voiles
Que l'Amour, ce veilleur, arrache à ton sommeil;
Noirs, tes cheveux sont pleins de nuit et pleins d'étoiles;
Blonds, on y voit frémir la splendeur du soleil.

Tout l'azur clair des cieus nage dans ta prunelle.
Le murmure de tout sourd dans ton cœur sans fond;
Et la sève de tout fait la fleur éternelle
De ta beauté suprême où l'univers se fond.

Tous les rayons sacrés convergent vers ta gloire;
Tout en elle aboutit dans le monde en travail;
L'aurore la plus rose et la nuit la plus noire
Se lèvent pour la faire et n'en font qu'un détail.

La mer est sous tes pieds, bleu-de-ciel, blanc-d'écume;
Nous ne connaissons rien qui ne se voue à toi;
Pour toi, la perle naît; pour toi, le lys parfume;
L'étoile te couronne, et tu fais l'Homme roi.

O Vierge immaculée, éternelle et féconde,
Les siècles infinis ne sont que pour te voir,
Car la perfection, dans ta poitrine ronde,
Palpite d'avenir et nous gonfle d'espoir.

Tous naissent en criant : « La vie est toute en elle! »
Tous vivent en tendant les bras vers tes rayons;
Tous meurent en rêvant de ta joie éternelle...
Même en niant les dieux, grâce à toi nous croyons!

O splendeur! ô divine! Esprit dans la matière!
Idéal fait de chair! beauté! source d'esprit!
Épanouissement de la nature entière!
O le rêve immortel de tout ce qui périt!

Pas un qui t'ait trahi de toute notre race!
Les femmes n'ont de nous qu'un amour né du tien!
Nous aimons dans leur grâce un attrait de ta grâce;
Nous plaignons, sans la voir, celle qui n'en a rien!

C'est par fidélité pour ta splendeur parfaite
Qu'on se voit infidèle à l'imperfection!...
Si haut que soit le ciel, toi tu trônes au faite,
Rêve fait de réel, matière et vision!

Pardonne au cœur blessé par ton regard suprême
Qui, ne pouvant aimer que toi, toujours, encor,
Se détournant pour toi de l'humble enfant qui l'aime,
Préfère à son anneau doré ton cercle d'or!

Oh! pardonne-nous, — toi, l'Immuable fidèle,
La déesse du seul et de l'unique amour! —
Quand l'amante, à l'amant qui se sépare d'elle,
Reproche de n'avoir d'amour que pour un jour!

Il faudrait tant de jours, tant d'amours, tant de femmes
Pour emplir à moitié l'âme où tu resplendis!
Quel éclat faudrait-il pour imiter tes flammes?
Quel plaisir n'est enfer près de tes paradis!

Va, ta Règle nous suit, sous toutes apparences!
Rien ne peut prévaloir contre ton charme sûr :
Un bonheur infini se fait de nos souffrances ;
Un idéal se fait de nos dégoûts d'impur!

Déesse, nous marchons vers ta pureté fière,
O Vierge ailée, à pied parmi de durs cailloux!...
Tous les coureurs d'amour sont souillés de poussière,
Mais tous sur ta candeur fixent un œil jaloux!

Et les vierges, sachant comme ils te sont fidèles,
Et quels amours te sont à jamais dévolus,
Mettent jalousement de ton image en elles,
Pour que les cœurs liés ne se détachent plus!

Ornant ainsi sans fin leur forme avec leur âme,
Elles nous contraindront à les mériter mieux,
Et se divinisant l'un par l'autre, homme et femme,
Tous te proclameront mère et fille des dieux.







TABLE

	Pages.
LA CLEF D'OR	1
Les Fiancés	1
La chère Douleur.	4
J'ai dit à mon cheval	5
Au bord de l'étang	7
Plus belle.	9
Orgueil.	12
Aubade.	13

	Pages.
Détresse	15
Les jours noirs	17
Si ton cœur est brisé.	18
Le Taureau	19
Hanté	20
Jaloux	21
Un mensonge	22
Le Baiser	23
Le Billet.	24
Le Ver-Luisant	25
L'oubli	26
Pluie d'été.	27
A une Musicienne.	29
Chérubin	31
Déclaration d'amitié.	34
Sur le lac	36
Mon pauvre cheval	39
La bonne aventure	42
La Patricienne	45
La Chevauchée.	47
Le Rossignol.	50
Écrit sur un éventail.	52
La petite Féc.	54
Le Dragon.	57
Adam trahi	59
Le Cheveu d'or.	61
Jamais assez.	63
Chanson.	65
Conseils inutiles	67
La Mer qui brûle	69
Le Laurier-Rose.	72

	Pages
La Jalouse.	75
Le Bouquet de roses.	77
Amour antique.	79
La Fille du Lépreux	81
L'Art vaincu.	83
Rendez-vous.	84
L'Hirondelle	86
Les Jeux	89
La Fuite.	90
Lied	92
La Bouche.	93
Aimer, n'aimer pas	95
A cheval	97
L'Étoile.	99
La Fleur	101
Le Papillon	103
L'Amour	105
Dans un amandier	106
La Fée	108
En Mai	109
A une Coquette	110
La Rose jalouse.	113
Aurore et Matin	114
Bacchante!	117
Suppose un roi.	120
Les Forgeuses de chaînes.	122
Grain de riz	124
Cauchemar joyeux	125
Résurrection	127
Crayon.	128
La Perle	129

	Pages.
Diane.	132
La Loi d'or	134
Le Bluet	136
Cruauté déçue	137
En rêve.	139
Un Aveu	141
Matinée.	143
Peines d'amour sont encore des joies	145
Reponse à la question	147
Les Billets doux.	150
La Fossette.	153
A la même	155
Jamais plus	157
Le cher parfum.	159
Ne te plains pas du temps	162
Le Lit du Torrent.	163
Elle riait	166
Un Bouquet à Chloris	168
Le Lilas blanc	170
Les Étoiles filantes.	172
Une Inquiétude.	174
Tes Yeux.	175
Le Miracle.	177
L'Extase.	179
Les Cheveux.	181
La Brouille	182
Tous les bien-aimés sont des rois.	185
L'île flottante.	187
Retour	189
Laisse la vie à flots	191
L'Adieu.	193

	Pages.
Loin des yeux	195
A un Myosotis	197
Enterré	199
J'avais mis mon cœur	201
Vision	203
A la Femme	204
Musique sans paroles	207
Lasciva Puella	209
Walse lente	210
Le Violon	212
Paganisme	214
Le Bonheur est dans l'éphémère	216
Amour est tout	218
A une ombre	220
Pour une Vierge aux libres propos	221
L'eau qui passe	224
L'oubli de tout	226
Soupir final	228
Les Roses	229
Brin d'aubépine	230
A une jeune fille	231
A une jeune amie	232
Fuite du temps	234
Caritas	236
Rien sans amour	238
Le Ciel	240
La seule sagesse	243
L'Éphémère	245
Nuit en mer	247
La Mer	249
La Graine du chardon	252

	Pages.
Uxor.	254
Les Noces du Papillon.	256
La Reine de Mai	259
Plein air.	261
Aux Aliscamps	262
Unica.	264
Les Cœurs blessés.	266
Pleure-toi.	268
Amor-Mors	269
La belle Étoile.	270
Lassitude.	272
La Chanson du Lit	273
Mère et Fille des Dieux.	276



Achevé d'imprimer

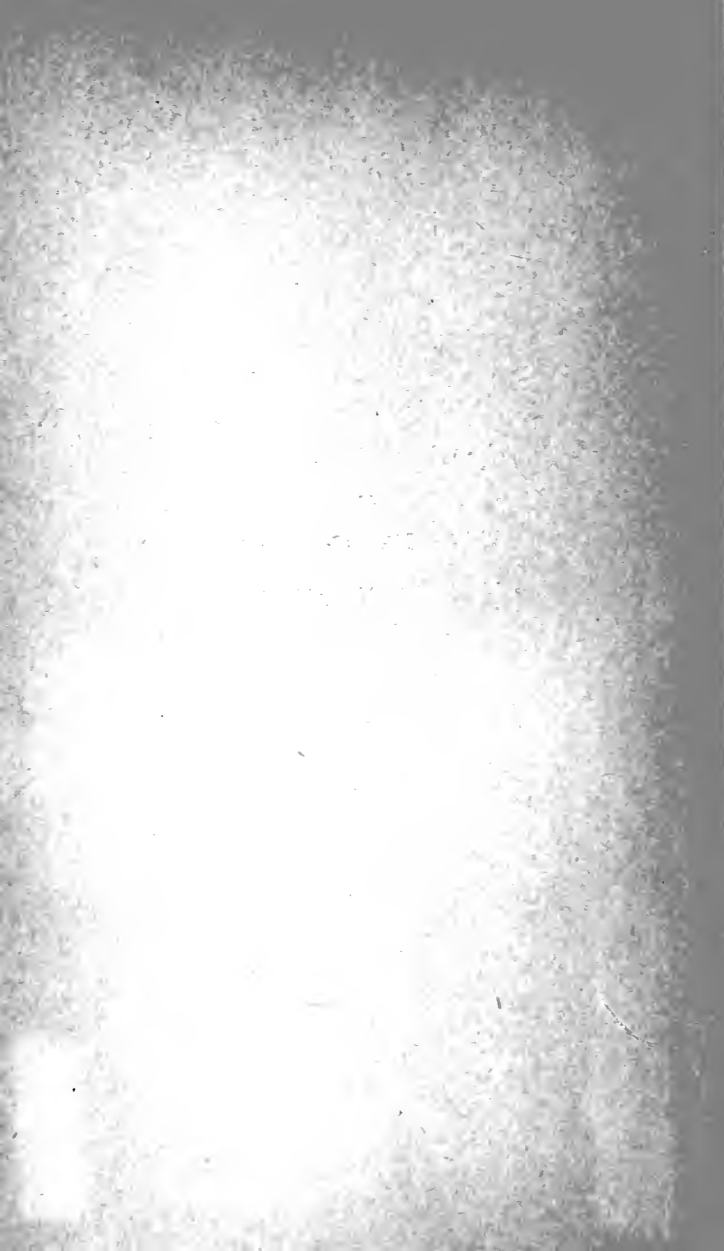
Le vingt-trois octobre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due



25 OCT. 1989

NOV 22 2006

NOV 13 2006



a39003



002271491b

CE PQ 2152

.A4L5 1887

COC AICARD, JEAN LIVRE D'HEUR

ACC# 1218998

